

LE PLAISIR *des* **livres**

- Best-seller : *Ne pleure pas, ma belle*, de Mary Higgins Clark/D-2
- Lettres québécoises : *Le Progrès au quotidien*, de Bertrand et Jean-Marie Tremblay/D-2; *Le Ressac des ombres*, de Joëlle Morosoli; *Les Corps investis*, de Michel Dostie; *Vendredi-Friday*, d'Alain Poissant/D-3
- Lettres étrangères : *Chronique du temps de la guerre (1941-1943)*, de George Orwell; *Les Nouvelles Confessions*, de William Boyd; *Les Heures oisives*, d'Urabe Kenkô; *La Jeune Fille au turban*, de Marta Morazzoni/D-4
- Feuilleton : *Meurtre à l'anglaise*, de Didier Decoin, et *Le Jardin des délices*, de Camille Bourniquel/D-5
- Démocratie : deux ouvrages sur Michael Dukakis, trois sur François Mitterrand et Michel Rocard à la veille du « troisième tour »/D-7
- Orient : une entrevue avec Thierry Hentsch, auteur de *L'Orient imaginaire*/D-8

Montréal, samedi 4 juin 1988

Les histoires d'entreprises sont porteuses de sagas

□ Le rêve d'un « patenteur »

CLAUDE TURCOTTE

PRESQUE chaque village québécois d'avant la Révolution tranquille avait son « patenteur », c'est-à-dire un inventeur sans instruction et un être plus ou moins original, qui avait l'heur de faire sourire « les gens normaux », sans jamais parvenir, hélas ! à trouver l'in-

vention qui lui donnerait la fortune. Depuis mon enfance, alors que « les Bombardiers » étaient les seuls véhicules motorisés à circuler sur les routes en hiver, j'avais toujours pensé, comme la plupart des gens probablement, que Joseph-Armand Bombardier, l'inventeur de l'auto-neige et de la motoneige, n'était en somme qu'un patenteur parmi tant d'autres, qui avait peut-être eu un

peu plus de chance que les autres. Erreur, grave erreur même, dont chacun pourra mesurer toute l'ampleur à la lecture du premier livre à raconter l'histoire de cet inventeur et qui vient de paraître, après plusieurs années de recherches avec la participation d'une quinzaine de personnes, dont un historien, Jacques Lacoursière, un économiste, Léon Courville, et toute une équipe de chercheurs, certains membres de la famille Bombardier et des gens de Valcourt qui ont connu cet homme exceptionnel (1).

Roger Lacasse, un journaliste de formation, devenu auteur en 1983 avec la publication de *Baie-James : une épopée*, signe toutefois cette biographie qui se lit comme un roman. « Je suis à l'aise avec ce livre, sinon je ne l'aurais pas signé », dit-il. L'éditeur lui a confié le mandat de

J.-Armand Bombardier trouva l'état de grâce dans la mécanique . . .

transformer une première « brique » de documentation, fruit de quatre ans de recherches, en un livre facilement comestible. Il a fallu d'abord défricher un terrain vierge d'informations, totalisant 17 caisses de documentation accumulée par M. Bombardier au fil des ans. Roger Lacasse a mis environ 50 heures par semaine pendant un an à rédiger sept versions différentes avant d'en arriver au produit final.

En lisant ce livre, on découvre un très grand homme, qu'il faut sans doute mettre sur un piédestal, à la même hauteur, par exemple, qu'un frère Marie-Victorin. J.-Armand Bombardier fut, lui aussi, un authentique pionnier au Québec dans divers domaines, notamment le génie mécanique et la fabrication industrielle. Ses parents voulaient qu'il devienne prêtre, mais déjà à 13 ans, il s'inven-

Suite à la page D-8

□ La passion d'un Beauceron

CLAUDE TURCOTTE

IL Y AURA bientôt un quart de siècle que Pierre Godin pratique le journalisme, en essayant toujours de faire avancer les choses, aussi bien dans la profession elle-même que dans la société en général. Il a fait ses débuts à *La Presse* aux belles heures de la Révolution tranquille. Il n'a jamais cessé de porter sur son métier un oeil critique et, surtout, de le pratiquer avec une verveur qui ne s'est jamais démentie.

Son dynamisme a, d'ailleurs, rapidement débordé le cadre d'un emploi stable et régulier. Il y a une dizaine d'années, après un recul sabbatique de deux ans et un séjour à *Jour*, ce qui ne l'a pas empêché de se pencher sur le passé de *La Presse*, en s'adonnant alors à une analyse critique de l'information dans ce journal. Comme plusieurs autres jeunes journalistes, Pierre Godin avait été marqué par le congédiement inattendu du rédacteur en chef Gérard Pelletier, quelques années plus tôt. Cette analyse vitriolique, reconnaît l'auteur, avait l'allure et le style d'un pamphlet, qu'il avait intitulé *Information-Opium*.

Cela constituait surtout ses débuts comme auteur, une carrière qu'il poursuit, d'ailleurs, allégrement. Godin a même inspiré d'autres journalistes. Par exemple, Roger Lacasse, qui vient de signer l'histoire de l'inventeur J.-Armand Bombardier, a d'abord eu l'idée en 1983 de raconter l'histoire du développement hydro-électrique à la baie de James, après avoir lu le livre de Godin sur Daniel Johnson.

« Je trouvais incroyable que les journalistes québécois n'écrivent jamais de livres, comme cela se voit ailleurs, à Toronto, à New York ou en France. Après tout, le journaliste est un témoin privilégié, placé à un carrefour où passent des quantités importantes d'informations. Tout le monde n'a pas accès à ça et, si les journalistes ne les récupèrent pas, il y a des choses qui se perdent. » Godin n'a toutefois pas plongé sans vérifier sa capacité de nager. Après

l'analyse de *La Presse*, il s'est fait la main avec *La Révolte des Acadiens*. C'est, cependant, un article commandé par Jean Paré pour *L'Actualité* sur le nationalisme et le chantage, qui a donné à Godin le sujet de son premier livre véritablement im-

« Le livre [sur La Laurentienne] s'est fait dans les meilleures conditions de liberté. »

portant. En 1981, paraissait *Daniel Johnson* qui, aux yeux de l'auteur, était « la première victime » du chantage économique contre le nationalisme québécois. Johnson avait pris le pouvoir en 1966 avec un mandat d'« égalité ou indépendance ». Quelques mois plus tard, réfugié à Hawaï avec Paul Desmarais, il déclarait à un journaliste de *La Presse* qu'il n'allait pas bâtir de muraille de Chine autour du Québec.

Ce livre en deux tomes a été très bien reçu par la critique et le public. Pierre Godin découvrait peu à peu une mine à exploiter : l'histoire de la Révolution tranquille en plusieurs volets. En 1986, il publiait l'histoire des « frères divorcés » Robert Bourassa et René Lévesque. Le prochain rappellera la naissance du Parti québécois, l'arrivée de Pierre Elliott Trudeau et, surtout, la question linguistique dans la période chaude de 1969-70, sans oublier l'angle de l'immigration. Le titre de cet ouvrage pourrait être *La Poudrière linguistique*. D'autres livres sur les périodes politiques subséquentes viendront vraisemblablement au cours des prochaines années.

Puis, un jour, Claude Castonguay, du groupe La Laurentienne, lui propose de faire l'histoire de cette entreprise née à Québec dans des conditions fort modestes, mais qui a pris une dimension internationale insoupçonnée depuis une dizaine d'années. Godin voit tout de suite un lien logique entre ses travaux dans le

Suite à la page D-8



Photo Chantal Keyser

ROGER LACASSE, biographe de J.-Armand Bombardier.

Il m'arrive aussi de les nommer les fleurs



C'est un ouvrage composé de six récits que présente Geneviève Amyot chez VLB éditeur. Après avoir déjà publié deux autres ouvrages, cette fois-ci, l'auteur aborde avec émotion et pudeur le problème des relations entre une mère et son tout jeune enfant. Chronique d'une relation, interrogation sur le sens de la vie, *Petite Fin du monde* procède d'une quête intellectuelle et sentimentale tout à la fois.

GENEVIÈVE AMYOT

Il a neigé. C'est le douze novembre. Depuis deux semaines j'ai été

très occupée à écrire des petites choses à propos d'une certaine femme. J'allais dans une chambre blanche très claire où je fouillais minutieusement des images aguichantes, des icônes sans traits et coupées de partout, comme celle qui est suspendue ici au-dessus du piano, mais point de petit garçon pour la réponse, et ni craie, ni dessin d'oiseau, ni fille en rose jumelée à ce Chagall rose aux ailes si bien ajustées. Je scrutais les images, je fouinais en tous sens, je savais que cela était ainsi et j'écrivais. Je marchais dans la chambre, me brassais, pleurais. Et j'écrivais. Je n'étais plus que l'enfant décharnée de ce fantôme trop gras interdit de partout. De ce ventre sans conséquences, refermé trop bellement sur ses sortilèges. Je n'étais plus que cela, que cette plongée au coeur noir de l'évidence, et je n'avais plus de petite fille; pendant ce temps, c'est terrible, il n'y avait aucune fille qui se puisse, même à l'envers de la douleur, qui envahissait tout. Pendant ce temps, il a pourtant neigé. Elle était resplendissante. Je la voyais qui était resplendissante mais moi il m'était impossible, strictement impossible, d'être réellement la mère de cette enfant. Elle me tirait par la main. « Viens dehors on va neiger. » Nous sommes allées plusieurs fois. Mais je ne neigeais pas.

Suite à la page D-8



GENEVIÈVE AMYOT.

Renaud-Bray: le Jean Coutu culturel de la Côte-des-Neiges

FRANCE LAFUSTE

RENAUD-BRAY, librairie générale de la Côte-des-Neiges. Au dire de son propriétaire, M. Renaud, elle n'a rien à envier à *Double Day*, sa consœur de trois étages sur la 5e Avenue à New York. « Même que chez nous, c'est plus drôle, plus animé. » Pas grand-chose à envier, non plus, à la FNAC, l'ogre parisien dont on a envisagé un temps la venue à Montréal. La perspective n'a jamais ému M. Renaud : « J'étais trop au courant de leurs problèmes d'organisation pour savoir qu'ils ne viendraient pas. » À vrai dire, rien ne fait peur à ce personnage volubile, parfois impatient, qui, en affaires, n'a qu'une seule ligne de conduite : grandir, toujours grandir pour que le moulin tourne encore plus vite, encore plus fort.

Quand lui-même et M. Bray s'associent en 1965 (ce dernier sera aussi le fondateur de la librairie Hermès), il a déjà une idée en tête : faire de Renaud-Bray « la plus grande librairie générale francophone de tout le Québec ». Car le libraire a la bosse du commerce et son ambition n'a d'égal que sa foi dans la libre entreprise. Homme d'affaires jusque dans ses moindres fibres, il évalue le chemin accompli : « De 5,000 pieds carrés, on est passé à 18,000 et ça n'est pas fini. Un premier étage a été ajouté l'an dernier et aujourd'hui on s'apprette à faire tomber les cloisons du rez-de-chaussée. Ce que je vais y mettre ? Des clients, bien sûr. De-

puis qu'on a doublé la superficie, il y a un an, le chiffre d'affaires a augmenté de 60 %. Tout ça, sans verser un sou de publicité, rien que du bouche-à-oreille. »

Sa librairie générale, il la définit

fièrement comme un « Jean Coutu culturel ». La formule est percutante, le libraire n'aime pas tourner autour du pot. « Chez nous, on trouve des romans, mais aussi des livres pour adultes et pour enfants, des dis-

ques, de la papeterie, des journaux et des revues, à 95 % francophones, des livres-jouets, des livres-cassettes, des livres-vidéo. C'est un choix délicat. »

Suite à la page D-8



« On oublie toujours que les grosses librairies étaient petites au départ et que si elles ont grandi, ce n'est pas grâce à une loi ou avec l'aide du gouvernement mais bien parce qu'elles étaient les meilleures. »

Photo Chantal Keyser



UN CHAMEAU EN JORDANIE

dernier-né de Roch Carrier

Un Voyageur d'Amérique découvre la confrontation vivante et complexe entre la science de vie millénaire bédouine et l'éclatement dû à l'aventure pétrolière et à l'irrigation.

Un étonnant petit Bédouin, Fathi, guide ce voyage initiatique...



Stanké

les éditions internationales alain stanké ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 2f9 (514) 935-7452

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Ne pleure pas, ma belle	Mary Higgins Clark	Albin Michel	(2)*
2	Échine	Philippe Djian	Bernard Barrault	(4)
3	Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(1)
4	Amour et lumière	Shirley Maclaine	Flamme	(9)
5	Les Vaisseau du cœur	Benoîte Groult	Grasset	(3)
6	Ma vie comme rivière	Simonne Monet-Chartrand	Remue-Ménage	(5)
7	La Preuve	Agota Kristof	Seuil	(6)
8	Le Grand Cahier	Agota Kristof	Seuil	(10)
9	Anne d'Avonlea	Lucy Maud Montgomery	Québec-Amérique	(7)
10	Le Prince des marées	Pat Conroy	Presses de la Renaissance	(8)

Ouvrages généraux

1	Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	éd. de l'Homme	(1)
2	Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(2)
3	Le Guide des restaurants	Françoise Kayler	Guérin	(4)
4	Pour jeunes seulement	Jocelyne Robert	éd. de l'Homme	(3)
5	La Bibliothèque idéale	Bernard Pivot	Albin Michel	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Mobiles en flash-back

NE PLEURE PAS, MA BELLE
Mary Higgins Clark
(titre original : *Weep no more, My Lady*)
Paris, Albin Michel, 1988

SYLVIE MOISAN

ELIZABETH LANGE est une jeune et jolie comédienne qui débute sa carrière. De retour depuis peu d'une tournée, elle est traumatisée par la mort de sa soeur Leila, qui s'est tuée en tombant de la terrasse de l'édifice où elle habitait. Accident, meurtre ou suicide ? C'est par *flash-back* que les circonstances entourant la mort de sa soeur nous seront révélées. Leila, comédienne célèbre pour son talent et sa beauté, traversait depuis quelque temps une période difficile. Elle était nerveuse, agitée et s'était mise à boire. Ayant subi au théâtre un échec retentissant, elle avait fait, la veille de sa mort, un esclandre en public en rompant avec son amant Ted.

Elizabeth a parlé au téléphone avec sa soeur quelques minutes avant sa chute, alors qu'elle semblait avoir une discussion orageuse avec Ted. Elle a très clairement reconnu la voix de Ted et devient, par conséquent, un témoin à charge important au procès de l'amant de sa soeur, accusé du meurtre. Elizabeth est désemparée. Comment Ted a-t-il pu faire une chose pareille ? Ce jeune et séduisant homme d'affaires milliardaire était pourtant son ami et ils avaient partagé de bons moments alors que, lui en voyage d'affaires et elle en tournée, ils s'arrangeaient

pour souper ensemble aux quatre coins du pays.

Ted ne se souvient plus de la soirée fatale. Leila et lui avaient beaucoup bu. Ils se sont chamaillés, mais après, que s'est-il passé vraiment ? Il prétend avoir tout oublié, ne plus avoir aucun souvenir des événements.

La baronne Minna von Schreiber, une amie de Leila et d'Elizabeth, invite celle-ci à venir se reposer avant le procès à sa luxueuse clinique de remise en forme de Cypress Point, en Californie. Si Elizabeth accepte, bien que Minna et son époux doivent témoigner en faveur de Ted au pro-

cès, c'est que Dora, la secrétaire de Minna, lui confie avoir découvert, alors qu'elle travaillait pour sa soeur, certaines lettres anonymes qui lui furent adressées peu de temps avant sa mort.

Dès son arrivée à la célèbre clinique, les événements se précipitent. Tous ceux qui gravitaient autour de sa soeur sont là. Petit à petit, Elizabeth découvre que chacun d'eux possède un mobile de meurtre possible. Lorsque Ted, invité par Minna, fera son apparition dans le décor, Elizabeth veut partir, mais une série d'événements tragiques, dont un meurtre, la retiendront sur place.

Elle décide alors de tout mettre en oeuvre pour découvrir l'assassin de sa soeur. Elle y parviendra au péril de sa vie et trouvera même, en prime, l'amour sur son chemin.

Mary Higgins Clark est une spécialiste des romans à suspense. Elle est déjà l'auteur de cinq fameux best-sellers. Les lecteurs qui se sont délectés à la lecture de *La Nuit du renard* ou de *La Maison du guet*, deux réussites dans le genre, risquent cependant d'être déçus par ce dernier roman. Outre que l'intrigue nous semble par moments bien mince, la révélation anticipée d'un indice trop transparent risque de mettre les lecteurs attentifs sur la piste du meurtrier — ou de la meurtrière — dès le début de l'histoire. Quoi de plus frustrant pour un amateur de roman policier que de cheminer tout au long du récit dans les traces... de l'assassin !

Les presses du Royaume

Un livre chaleureux, à l'image du Saguenay-Lac-Saint-Jean

LE PROGRÈS AU QUOTIDIEN
Bertrand Tremblay
avec la collaboration
de Jean-Marie Tremblay
Montréal, Gaëtan Morin éditeur
1988, 426 pages

moins sur la piste d'hypothèses intéressantes qui permettent de dépasser les généralités. Ainsi, il y aura lieu de cerner davantage le rôle effectivement joué par l'Eglise locale dans la mise en place des diverses



institutions autour desquelles s'organise peu à peu la vie sociale d'une nouvelle région.

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

Grand prix des Forges

LA FONDATION des Forges accepte jusqu'au 10 juin des manuscrits en vue de son grand prix de poésie, créé en 1984 à la mémoire de Gâtien Lapointe. Le candidat doit être citoyen canadien, avoir déjà publié trois ouvrages de poésie chez un éditeur reconnu (ces ouvrages ne sont pas admissibles au concours) et soumettre en trois exemplaires un manuscrit d'au moins 48 pages ou un livre publié dans les 12 mois précédant le 31 mai.

Le prix, doté d'une bourse de \$ 5,000, a été remporté en 1985 par le regretté Michel Beaulieu et en 1986 par Normand de Bellefeuille. Il n'a pas été attribué en 1987. On adresse les candidatures ou les demandes de renseignements à : Gaston Bellemare, secrétaire général, Fondation des Forges, C. p. 232, Pointe-du-Lac, G0X 1Z0. Renseignements : (819) 376-5355.

Concours Humanitas

LA MAISON d'édition Humanitas lance à son tour un concours littéraire annuel doté de deux grands prix, l'un pour la poésie, l'autre pour la prose. Les prix seront attribués en octobre prochain à l'occasion du lancement d'un numéro spécial de la revue *Humanitas*. On doit adresser son manuscrit — chaque texte ne devant pas dépasser 10 pages dactylographiées — avant

le 15 août à : Humanitas, 5780, avenue Decelles, bureau 310, Montréal, H3S 2C7. Renseignements : 737-1332.

La QSPELL et ses prix

LA SOCIÉTÉ québécoise pour la promotion de la littérature de langue anglaise (dont le sigle anglais est QSPELL) décernera pour la première fois en octobre prochain des prix littéraires pour les romans et nouvelles, les études et essais et la poésie. Un prix de \$ 2,000 sera accordé dans chaque catégorie pour un ouvrage publié entre le 16 mai 1986 et le 15 mai 1988 par un auteur qui a habité au Québec pendant trois des cinq années précédentes.

La QSPELL, lancée le 16 mai à Montréal, est présidée par Richard King, de la maison d'édition *Paragraph Books*. Parmi les membres du comité consultatif, la société compte les écrivains anglo-québécois bien connus Hugh MacLennan, Eric McLean, Maurice Podbrey, Mavis Gallant et Irving Layton. On peut communiquer avec M. King au 845-5811 ou 6334.

« World of Poetry »

CET ÉDITEUR américain de poésie, dirigé par la vénérable poétesse Eddie-Lou Cole, marque son 13e anniversaire en parrainant un concours ouvert à tous les poètes de langue anglaise. On attribuera quelque 200 prix d'une valeur totale de plus de \$ 16,000, dont un grand prix de \$ 1,000 US. On doit soumettre avant le 15 juin un seul poème de 21 lignes ou moins à : World of Poetry, Free Bonus, 2431 Stockton Blvd., Sacramento, CA 95817.

Des lancements

LES PRESSES laurentiennes marquent leur 25e anniversaire en lançant *Le Choix de Marcel Carbotte dans l'oeuvre de Gabrielle Roy* (le 25e titre dans cette collection), un ouvrage collectif intitulé *Les Adieux du Québec à Marguerite Yourcenar* (voir LE PLAISIR DES LIVRES du 21 mai) et un recueil de contes, *Quand le diable s'en mêle*, de Pierre Villemure. Cette fête de l'édition aura lieu de 17 h à 19 h le mercredi 8 juin, à la librairie

Hermès (1120, rue Laurier ouest, Outremont).

Chez Hermès également, Louise Courteau éditrice lance, le vendredi 10 juin de 17 h à 19 h, *Le Geste musicien*, de Jean-François Sévart.

Fin de saison

LA SOCIÉTÉ des écrivains canadiens (section de Montréal) terminera sa saison lundi par son assemblée générale annuelle et celle de sa section affiliée, le Cercle des amis de la littérature. C'est à 20 h le 6 juin, à la Fondation Macdonald-Stewart, 1195, rue Sherbrooke ouest. Renseignements : 733-0754. Ces derniers mois, la SEC a admis comme nouveaux membres la poétesse Madeleine Gagnon et le biographe Roger Lacasse (voir notre entrevue à la Une de ce cahier).

Place aux poètes

DENISE DESAUTELS et Marcel Labine sont les invités de Janou Saint-Denis, dès 21 h le mercredi 8 juin, à la Foie du large (1021, rue de Bleury). Le dernier recueil de Mme Desautels, *Un livre de Kakfa à la main* suivi de *La blessure*, a paru au Noroit fin 1987 (voir LE PLAISIR DES LIVRES du 23 avril). M. Labine a publié *Papiers d'épidémie aux Herbes rouges*, fin 1987, et *Musique-dernier mouvement* à la NBJ.



Photo Richard-Max Tremblay
DENISE DESAUTELS sera à la Place aux poètes, mercredi.

Vient de paraître

LIBERTÉ 177

MORALES

«T'as pas un trente sous de trop?»
Est-il bon? Est-il méchant?
Comment peut-on se rendre mortel?
Elle est retrouvée. Qui? La brouette.
Qu'est-ce qu'une «bonne» oeuvre (littéraire)?

juin 1988 5\$

- Je désire ce numéro, ci joint 5 \$
- Je désire m'abonner à LIBERTÉ, ci-joint 20 \$

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Code Postal.....

LIBERTÉ
C.P. 399, SUCC. OUTREMONT
MONTREAL, QUEBEC H2V 4N3



En vente chez votre librairie
estuaire / Écrits des Forges

UNE CÉLÉBRATION DE L'ÉCRITURE CONTEMPORAINE DES FEMMES

A L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

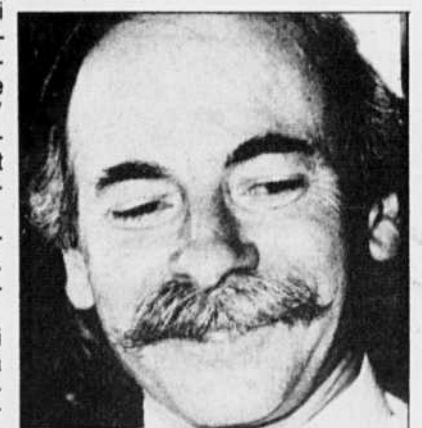
- TABLES-RONDES ET LECTURES
- 200 AUTEURES DE 55 PAYS
- UNE EXPOSITION DE LIVRES

Marie-Claire Blais, Québec • Louky Bersianik, Québec • Nicole Brossard, Québec • Michèle Causse, France/Martinique • Maryse Condé, Guadeloupe • J.J. Dominique, Haïti • Diamela Eltit, Chili • Angelica Gorodischer, Argentine • Lakshmi Kannan, Inde • Ivá Kotrlá, Tchécoslovaquie • Ellen Kuzwayo, Afrique du Sud • Sylvia Lago, Uruguay • Aïcha Lemsine-Laidi, Algérie/Angleterre • Audre Lorde, États-Unis • Catharine MacKinnon, États-Unis • Nicole-Claude Mathieu, France • Fadela M'Rabet, Algérie/France • Dacia Maraini, Italie • Sara Paretsky, États-Unis • Aminata Sow Fall, Sénégal • Louise Vandelaar, Québec • Daisy Zamora, Nicaragua

Passeports pour les événements publics (du 16 au 19 juin): 30\$.
En vente à la librairie L'Essentielle, 420 est, rue Rachel; à l'Androgyné, 3636, boul. St-Laurent, et à la librairie Hermès, 1120 ouest, Laurier. Renseignements: 843-3282

3e FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE FÉMINISTE

DU 14 AU 19 JUIN 1988 - MONTREAL



NOËL AUDET. Photo Chantal Keyser

TÉLÉVISION

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 13 h : *Rencontres*. Marcel Brisebois reçoit Olivier Clément, théologien orthodoxe russe, auteur de *Questions sur l'homme* et des *Visionnaires*.

A **Radio-Canada**, dimanche à 13 h 30 : *Propos et confidences*. Reprise d'une entrevue avec la regrettée Marguerite Yourcenar (2e de quatre émissions).

A **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. « Ils sont jeunes et ils débudent » : Bernard Pivot reçoit Roger Vrigny, Marc Boulet, Alain Bonnaud, Didier Le Pécheur, Martine Roffinella, Timothée Duboc et Christine Aventin. (Reprise le dimanche 12 juin à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écritures d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

A **Radio-Canada**, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h, on présente « le livre de la semaine » : *Les Anglophones de Montréal : émigration et évolution des attitudes (1978-1983)*, de Uli Locher (Conseil de la langue française).

A **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

A **CFLX** (Sherbrooke), dimanche à 21 h : *Textes*, émission produite par CFLX et présentée par les Écrits des Forges. Yves Boisvert lit des extraits de *Le Monde comme obstacle*, de François Charron (Herbes rouges). (L'émission est également diffusée sur **CKRL-FM**, Québec, dimanche à 21 h 30, et sur **CIBL-FM**, Montréal, lundi à 17 h 30.)

A **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

A **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassay (fiction) et Roch Poisson (revues).

A **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupard (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

A **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paragraphes*. Danielle Roger reçoit un écrivain.

A **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures parallèles*, dans la série « Les biographies », l'invité de Denise Bombardier est Francis Ambrière (12e de 21 émissions).

A **Radio-Canada**, mercredi à 23 h : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Noël Audet.

A **Radio-McGill** (CKUT, 90,3), jeudi à 14 h : *La Passion de l'écriture*. Paul-Gabriel Dulac reçoit Mona Latif Ghattas (*Les Voix du jour et de la nuit*, Boréal).

A **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. François Ricard s'entretient avec Dominique Clift au sujet du livre *Le Pays insoupçonné* (Libre Expression).

— M.M.

Sentimentique et poétal

LE RESSAC DES OMBRES
Joëlle Morosoli
Montréal, l'Hexagone
1988, 177 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

« JE VEUX savoir qui est cette ombre noire qui me fixe avec des yeux jaunes et qui a des mains démesurées. » Voilà la question centrale du roman, celle que Mathilde essaiera d'éclaircir tout au long d'un été. Ces « yeux jaunes » hantent les cauchemars de Mathilde et lui font des nuits d'insomnie. Elle a 20 ans, elle est étudiante et revient chaque année passer ses étés avec son frère Laurent dans cette espèce de manoir de pierre dans un vaste domaine qu'il habite avec sa vieille nourrice Berthe et Ernest, un domestique attaché à ce lieu depuis le temps où vivaient les parents de Mathilde et Laurent. Les parents sont morts, ne laissant derrière eux que le souvenir hallucinant de leurs chamailleries nocturnes. La vieille Berthe veille à l'ordinaire et n'a que complaisances pour Laurent. La présence de Mathilde, trop belle, trop pleine de vitalité, trop sensuelle dans la plénitude de sa féminité, n'est pour elle que source d'embarras. Laurent est un cas de solitude aiguë. Seule la présence de Mathilde arrive parfois à l'arracher à sa lugubre réclusion au grenier où il passe des heures à la fenêtre, les yeux dans la vague. « Nos

relations humaines ne sont plus qu'une perpétuelle méfiance des sentiments. » Ainsi parle-t-il à sa soeur. Il a eu peu d'amitiés dans sa vie, mais à chaque fois qu'il s'est un tant soit peu livré, il s'est senti trahi par la suite. Il s'est replié dans sa solitude, figé dans la contemplation du temps. L'arrivée de Mathilde et son goût de la nature perturbent la vie routinière du domaine : Berthe devient méfiante, Laurent et Ernest troublés dans leur condition de mâles tranquilles.

Il y a dans le vaste jardin de la propriété un champ de coquelicots qui inspirent de façon totalitaire la symbolique récurrente de ce roman poétique. Le récit s'ouvre sur une des crises violentes auxquelles se livre Laurent dans le champ de coquelicots. Cela reviendra plusieurs fois comme un point d'orgue dans la narration. Je croyais ces fleurs fragiles, mais elles sont ici vigoureuses comme chendant. À plusieurs reprises, elles tombent sous le bras rageur de Laurent, mais elles reposent, semble-t-il obstinément, image fondamentale d'un sombre drame dont Laurent repousse le souvenir avec le même acharnement que met sa soeur à tenter de le découvrir. « Ses yeux [...] se remplissent de points rouges soutenus par des taches noires. » Le frère et la soeur, si différents pourtant, sont l'un et l'autre victimes de ces accès de frayeur qui s'emparent d'eux sous l'effet des « yeux jaunes » et des taches rouges et noires. Mathilde veut savoir et Laurent semble détenir le secret de quelque sombre drame à l'origine de leur commune hantise.

Le lecteur sait que ce genre de secret, seule raison du roman de prétendre en être un, ne peut être livré que dans les dernières pages. Mathilde et Laurent eurent une soeur dont nous ne saurons rien que sa mort parmi les coquelicots. De même, nous ne saurons pas grand-chose des « yeux jaunes ». Mathilde rêve d'un Étienne, figure aimable qui n'aura pas accès au récit autrement que comme objet des fantasmes de la jeune fille. Étrangement, ce sont Berthe et Ernest qui ont le plus de poids dans ce roman, par leur parole vigoureuse et de bon sens triomphant. Comme domestiques, ils ont tous les atouts des personnes typiques de romans français. Ni les coquelicots abondants, ni la parlure des personnages ne permettent de savoir dans quelle réalité s'inscrit cet imaginaire poétique.

Tout roman est une entreprise périlleuse, ne serait-ce que par l'ampleur qu'exige son développement. Lorsqu'il se fait poétique, il se doit de maintenir le lecteur dans un état de grâce prolongé. L'entreprise est délicate et ici la lecture doit souvent se faire appliquée car le style n'est pas toujours à la hauteur des ambitions de l'auteur. L'état de grâce se change alors en confusion. En voici un exemple : « À force de fixer tant de teintes bleutées, de se baigner de silence, de filtrer la réalité à travers de la vitre, Laurent se met à douter : est-ce la lucarne ou ses yeux qui voient réellement, tant ils sont bleus et béants tous les deux. Ni la lucarne, ni ses yeux, ne vient ce paysage changeant, mais regardant dans le vide avec insistance. » Dans



Photo éd. de l'Hexagone

JOËLLE MOROSOLI.

un style si noble, puisqu'il se veut poétique, les impropriétés nous font trébucher : « [...] une route sablonneuse serpente, hagarde parmi les champs, [...] » Que penser d'une « végétation pleine de feuilles, de lianes et de racines » ? Une végétation peut-elle être pleine d'autre chose que de sa propre définition ? « Il ne lui reste que son esprit volatile, insaisissable, qui se concrétise par la parole. » Avouons qu'après le « volatile », l'« insaisissable » était superflu. Quant à la concrétisation...

Voilà de quoi cela est fait. Tissu d'images ronflantes triturant le vide, abusant d'épithètes et de métaphores qui se retournent contre elles-mêmes, le texte croule sous le poids de ses prétentions et c'est bien dommage car tout n'est pas mauvais dans ce roman, mais la lecture en est par trop malaisée.

Le corps et l'État

LES CORPS INVESTIS
Éléments pour
une compréhension
socio-politique du corps
Michel Dostie
Montréal, éditions Saint-Martin
1988, 228 pages

LES ESSAIS

JEAN
CHAPDELAINE GAGNON

QUI S'EST intéressé aux sciences humaines, au cours des 10 dernières années, ne trouvera rien dans le livre de Michel Dostie qu'il n'ait déjà lu ailleurs. Mais ceux qui n'y ont consacré que peu de leur temps auront, certes, l'impression d'y découvrir beaucoup. Cet état de faits tient à l'objectif essentiel de l'auteur, énoncé comme suit dans l'introduction :

« Notre premier souci a été de mettre à la disposition d'un large public un corpus d'information favorisant une compréhension socio-politique du corps. Ce livre n'est donc pas destiné principalement aux spécialistes de la question. Mais il puise abondamment parmi les résultats de leurs réflexions et travaux et vise à les diffuser et, dans la mesure du possible puisqu'il ne s'agit pas toujours de problématiques d'accès facile, à les vulgariser. [...] Notre effort a consisté en un premier temps dans le rassembler, puis à les synthétiser et enfin à les organiser selon une problématique théorique — inspirée pour l'essentiel de certains travaux de Michel Foucault — qui nous a continuellement servi de fil conducteur » (p. 21).

Si le profane « éclairé » tirera parti de cette lecture, au point d'en être parfois même fasciné, le spécialiste préférera relire les textes, abondamment cités, de Foucault, de Baudrillard et de Berthelot. Mais il est permis de douter que le large public auquel s'adresse l'ouvrage puisse s'y retrouver...

Le langage de M. Dostie est, en effet, peu facile d'accès et pourra bien souvent décourager le lecteur le mieux intentionné par son manque de clarté, tout comme les nombreuses et trop longues notes qui s'accumulent à la fin de chaque chapitre pourront le rebuter. Malgré les ef-

forts évidents de M. Dostie pour atteindre à une certaine qualité d'écriture, force est de constater qu'une révision soignée aurait allégé le texte, rendu plus facile la lecture et permis d'éliminer des anglicismes (« suite à », « sophistiqué », « investiguer », « approche »), des formulations pour le moins discutables et d'autres maladroites qui déparent un ouvrage par ailleurs plutôt intéressant, mais malheureusement sans véritable conclusion.

Mais, demandera-t-on, de quoi traite l'auteur ? Du corps devenu à la fois marchandise et objet d'étude. De l'évolution du sens et de la valeur du corps à travers les âges. Du corps réduit de nos jours à la sexualité, sinon à la génitalité. En somme, comme l'indique le titre, du corps perçu comme capital qu'il faut faire fructifier, comme objet que l'individu doit se réapproprier et, paradoxalement, comme objet investi, assiéé par le pouvoir politique qui réussit à le récupérer à ses fins.

Après avoir rappelé que le corps n'est pas que le produit d'un héritage génétique, mais tout autant celui d'une société qui lui dicte des manières d'agir, l'auteur relève l'influence exercée par le pouvoir politique sur le corps, les codes et les normes que ce pouvoir lui impose et remet même en question la « libération sexuelle » qui n'a peut-être, au fond, de libérateur que le nom puisqu'elle condamne le corps à des performances. Enfin, M. Dostie insiste sur le dressage du corps, sur sa répression par la pratique du sport et de la gymnastique qui se seront en quelque sorte substitués à la formation militaire comme instruments de discipline, de cohésion sociale, voire de propagande.

On pourra s'étonner toutefois de ce que Michel Dostie, qui puise essentiellement à des auteurs français, n'ait pas même signalé le retour en force du corps dans les arts plastiques, particulièrement en peinture, ni la prédilection de la poésie québécoise pour le thème du corps à la fin des années 1970 et au début de la décennie suivante. Et qu'il ne se soit pas davantage penché sur la culture, ou plutôt sur le culte du corps, né en Californie, que la récente crise provoquée par le sida aura contribué à exalter.

Le roman du désespoir

VENDREDI-FRIDAY
Alain Poissant
Montréal, éditions du Roseau
coll. « Garamond »
1988, 131 pages

ALICE PARIZEAU

QUI OSE encore prétendre à notre époque que la littérature a horreur du vide ? Pour se rendre compte du contraire, il faut lire *Vendredi-Friday*, un roman très court et vraiment susceptible de créer une réaction d'épouvante chez les lecteurs les plus aguerris. Avec une rare facilité, son auteur, Alain Poissant, parvient à démontrer que l'homme élevé en Amérique, peu importe ses origines, est en train d'atteindre une sorte de non-être franco-anglais, où il ne reconnaît pour symbole ultime que la voiture, une *TransAm* en l'occurrence, achetée à crédit.

Dès la première page, on monte dans cette voiture-là à côté de James Gastineau et on roule de plus en plus vite sans très bien savoir pourquoi il a quitté femme et enfants pour se diriger ainsi vers on ne sait trop quelle destination. Comment Alain Poissant réussit à retenir l'attention pour un personnage pareil, comment se fait-il qu'il suffise de s'engager dans son bouquin pour ne plus pouvoir le laisser ? C'est simple ! On se dit, c'est impossible : tôt ou tard, ce James Gastineau aura des réflexes, des attitudes, des besoins et des goûts, mais non ! Il roule, s'arrête parfois dans un motel, à un moment donné veut faire monter une fille, découvre qu'elle n'est pas seule et qu'un garçon se cache derrière, se fâche et ac-

celère. Pendant tout ce temps, on ne peut s'empêcher de penser qu'un pareil spécimen humain ne mérite pas qu'on lui consacre 130 pages, puis, réflexion faite, on se rend compte que les James Gastineau sont nombreux. C'est le moment de l'affolement, puis de l'examen froid des réalités quotidiennes.

On regarde les gens autour de soi, les voisins, les passants, les images reviennent à la mémoire, des bribes de faits divers décrits dans un journal quelconque et le tour est joué. C'est dramatique : ce James Gastineau est non seulement vrai, mais, pis encore, sa fuite, parfaitement stupide, dénuée de sens, d'intérêt et de moindre romantisme, demeure le reflet fidèle des rêves de certains de ces messieurs qui lui ressemblent.

Parmi eux, il y a ceux qui travaillent, sont fatigués de poser du matin au soir les mêmes gestes et ont des excuses, puis d'autres qui vivent de l'aide sociale et se plaignent de ne pas pouvoir dépasser le niveau de revenu qui leur permettrait d'acquiescer une *TransAm* neuve au lieu d'une *Chevrolet* usagée. Quand on pense

que ces frères jumeaux de James Gastineau réussissent généralement, comme c'est son cas, à se faire aimer, on a envie de dénoncer la naïveté ou la démission des femmes. Quant on imagine que ces mêmes hommes peuvent remplir en plus le rôle de pères, on a presque envie de proposer une loi de protection de l'enfance susceptible de les forcer à donner leurs enfants à l'adoption afin d'éviter que, leur exemple aidant, ils puissent leur ressembler un jour, ces malheureux.

Alain Poissant a réussi à broser un portrait saisissant d'une certaine humanité qui, hélas ! existe en Amérique du Nord, mais, quand on referme son roman, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi il faut la côtoyer dans la littérature quand on est déjà obligé, veut, veut pas, de subir sa vulgarité dans des lieux publics, dont Dorval, entre autres, à l'époque des vacances d'hiver et des voyages dans le Sud... Par comparaison, le *lumpenproletariat* de Karl Marx apparaît hautement sophistiqué, distingué et digne d'intérêt, ce qui n'est pas peu dire !



Photo éd. du Roseau

ALAIN POISSANT.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Mercredi 8 juin de 17h à 19h

Lancement

LES ADIEUX DU QUÉBEC À MARGUERITE YOURCENAR

LE CHOIX DE MARCEL CARBOTTE DANS L'OEUVRE DE GABRIELLE ROY

Pierre Villemure

QUAND LE DIABLE S'EN MÊLE

Aux Éditions Les Presses Laurentiennes

Vendredi 10 juin de 17h à 19h

Lancement

Jean-François Sénart

LE GESTE MUSICIEN

Louise Courteau éditrice

Samedi 11 juin de 14h à 16h

Réal La Rochelle

CALLAS, LA DIVA ET LE VINYLE

aux Éditions Triptyque

Samedi 18 juin de 14h à 16h

Pierre Fournier et Réal Godbout

KAMARADE ULTRA

Croc Album

Venez regarder avec nous

APOSTROPHES

le dimanche à 14h

de 9 à 9

363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest

outremont, montréal

tél.: 274-3669

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

PRIX JEAN-JACQUES ROUSSEAU 1988 À GENÈVE



LE CHOIX DE DIEU

Jean-Marie Lustiger
Cardinal-archevêque de Paris

Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton

Guérin littérature

LE CHOIX DE DIEU

Jean-Marie Lustiger
Cardinal-archevêque de Paris

Un homme se souvient. Un croyant témoigne. L'Archevêque de Paris accepte de répondre sans faux-fuyants à deux interlocuteurs exigeants.

Toutes les étapes de son itinéraire personnel sont abordées. Aucune des grandes questions que la société contemporaine pose à l'Église n'est esquivée, qu'il s'agisse de l'affrontement de l'Église aux différentes idéologies ou de la Parole de Jésus-Christ face aux athéismes modernes.

480 pages — 19,95 \$

Guérin littérature

Distributeur exclusif: Québec Livres

FRUTTERO & LUCENTINI



24.95\$

«Qui est-il cet amant sensuel, cultivé, mystérieux et énigmatique? La recherche de son identité vous procurera une formidable plaisir de lecture.»

Christiane Charette (Bon Dimanche)

«On lira ces pages pleines à craquer avec la joie de l'enfant émerveillé... Ne rater pas cela, c'est très très bon.»

Jacques Folch-Ribas (La Presse)

«Deux temps, trois mouvements, un peu de tendresse, pas mal d'humour et le goût du travail sans filet, *adagio con brio*, le tour est joué!»

Frédéric Vitoux (Le Nouvel Observateur)

«L'Amant sans domicile fixe est un bijou: une oeuvre ornementale, polie, civilisée, un suspense amoureux, une histoire d'amour adulte, inquiétante, un récit intelligent qui séduit le lecteur comme Venise (où se passe l'action) ensorcelle le visiteur le plus endurci.»

L'Actualité

Editions du Seuil

Un journalisme exemplaire

CHRONIQUE DU TEMPS DE LA GUERRE (1941-1943)
George Orwell
traduit de l'anglais
par Claude Noël
Paris, Gérard Lebovici
1988, 262 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

LES EXÉGÈTES ont longtemps considéré les premières années de la guerre comme des années sans grand intérêt pour ceux qui s'intéressaient à Orwell. Jusqu'à ce que l'universitaire J.J. West effectue en 1984 — date bien choisie s'il en fut — un véritable travail de moine pour récupérer l'essentiel des transcriptions des émissions de radio réalisées par l'auteur de *La Ferme des animaux*. Publiées en 1985, *The War Broadcasts* et *The War Commentaries* sont aujourd'hui réunies dans une

traduction française de Claude Noël. Son état de santé ne lui permettant pas de participer activement à la guerre, George Orwell se retrouva pendant deux ans au micro de la BBC, où il écrivait des chroniques qui, diffusées dans les pays de l'Empire, devaient faire échec à la propagande des forces de l'Axe. Ironie du sort, le socialiste et démocrate George Orwell avait rédigé, quelques années auparavant, un vitriolique pamphlet contre le colonialisme britannique...

Au premier chef, la diversité des sujets abordés étonne. Non seulement les sujets, en fait, mais également les méthodes. Chroniques de guerre mais également analyse littéraire, dialogue autour de la poésie du 20e siècle, adaptation, fiction à plusieurs voix, etc. Les analyses et les productions littéraires, les commentaires divers, se font, bien sûr, toujours à travers le prisme de la guerre mais échappent aux répétitions, à tout verbiage propagandiste qui rendrait la lecture harassante. Il

faut noter, par ailleurs, que, bien qu'il travaille pour l'Angleterre, Orwell prend un malin plaisir à ne parler, pour l'essentiel, que d'auteurs irlandais : Swift, Wilde, Shaw sont à l'honneur et il se fait fort, à travers leurs oeuvres, de fustiger le colonialisme, l'époque victorienne, l'hypocrisie britannique, etc.

Mais, plus que la diversité de l'entreprise, c'est son caractère pédagogique qu'il faut souligner. Ce caractère pédagogique, que certains comme Milan Kundera ont reproché à Orwell romancier, regrettant qu'il demeure trop près de la thèse, devient ici, particulièrement dans les « chroniques de guerre », une indéniable qualité. Le journaliste est clair, précis et surtout crédible, ce qui n'était certes pas une mince affaire au beau milieu de la guerre, alors que le poids de la censure à la BBC était extrêmement lourd. Orwell réussit le tour de force d'éviter la langue de bois. Ce n'est finalement pas une surprise : lorsqu'on lit les brillants textes où l'auteur démonte



les rouages de la propagande nazie, on comprend très vite qu'il a en horreur ce type de rhétorique. Déjà, dans ces analyses brillantes où le totalitarisme est mis à nu, on voit poindre en filigrane le futur 1984.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

UNIVERSITAIRE

Pablo Urbanyi, *L'Idée fixe*, traduit de l'argentin par Jean Potvin, VLB éditeur, 273 pages.

DANS les couloirs d'une respectable université canadienne, après une réunion départementale des plus classiques, deux honorables professeurs en viennent aux coups avec une rare violence. L'un accuse l'autre de lui avoir volé son « idée originale ». Ce qui est bien le crime de lèse-majesté le plus épouvantable qui puisse se produire dans une université. Quoi qu'il en soit, tout ce beau monde, avec les professeurs témoins de la scène et autres collègues, se retrouve à Erehwon (Nowhere), un patelin impossible à situer, où le juge William Wilson départage les torts de l'humanité et du progrès. Ce roman baroque, plein d'érudition, d'humour souvent féroce, de notes en bas de page (c'est, d'ailleurs, le surnom du narrateur) et de citations, se lit le sourire aux lèvres du début à la fin.

SOUFFLE

Marc-Édouard Nabe, *Le Bonheur*, Denoël, 506 pages.

À 29 ANS, Marc-Édouard Nabe est un écrivain reconnu, même s'il en est à son premier véritable roman. Il a déjà publié un essai remarqué sur Billie Holiday et un pamphlet antisémite, *Au régal des vermines*, qui le classe d'emblée aux côtés des Céline et Léon Bloy. Sa prestation à *Apostrophes* et à *Droit de parole* lui a valu la renommée. Son premier roman était attendu; il lance une brique à la face des critiques. C'est un roman baroque rempli d'érudition, de digressions, de verbiage, de bonheurs d'expression, qui ne va nulle part excepté vers une fête des mots.

TRADUCTION

Dante, *Le Purgatoire*, traduction de Jacqueline Risset, Flammarion, 342 pages.

VOICI la traduction nouvelle de la deuxième partie de *La Divine Comédie* de Dante. Le Purgatoire est une notion relativement nouvelle lorsque Dante tente de la décrire et de lui donner consistance. Ce n'est qu'au deuxième concile de Lyon, en 1274, qu'il entre comme dogme dans l'Église chrétienne. Avant, il n'y avait que l'Enfer et le Paradis. Dante le représente comme une masse de terre déplacée par la chute de Lucifer; une sorte de montagne (volcan ?) sur une île. Des corniches en font le tour. Pour plusieurs interprètes (Borges, Solers, Duby, etc.), ce lieu de l'intermédiaire est le champ de l'art. Pour Alighieri (porteur d'ailes),



« le paradis est double, et l'un des deux est sur terre », comme le signale Jacqueline Risset dans son introduction. La traduction est beaucoup plus près du texte et abordable que celles sur le marché actuellement. Rappelons que Jacqueline Risset avait déjà traduit les deux autres parties de *La Divine Comédie*.

PROPRETÉ

Jean-Denis Bredin, *La Tache*, Gallimard, 174 pages.

DANS ces nouvelles, on rencontre des pitres, rien que des pitres. Jean-Denis Bredin dédicace son recueil à deux jeunes femmes parties pour d'autres mondes et qui dépensaient sans compter. Ces deux sœurs jumelles, Fanny et Zoé Pokardelle, qui ont sacrifié leur vie au bonheur des autres, donnent le ton sarcastique et désespéré aux six nouvelles. Des petites taches dans des existences parfaites finissent par se répandre comme de l'huile pour faire basculer le quotidien dans l'horreur.

PÉDOPHILIE

Gabriel Matzneff, *Harrison plaza*, La Table ronde, 235 pages.

MATZNEFF, c'est connu, provoque le scandale en affirmant sa liberté d'aimer qui il veut comme il veut. Généralement, il aime les mineurs et il le dit dans ses livres (journal intime et romans). Ce dernier récit ne fait pas exception à la règle, en ce sens qu'il relate les aventures amoureuses d'un certain Nil Kolytcheff (double de l'auteur), qui a une cinquantaine d'années, avec une nymphe de 15 ans. Le tout se déroule à Manille, car les amoureux sont obligés de quitter Paris, pourchassés par les diverses ligues de protection des mineurs. Un arrière-fond de sexe, de sang, de violence, achève de donner de la couleur au récit.

HEIDEGGER

Jean-François Lyotard, *Heidegger et « les juifs »*, Galilée, coll. « Débats », 160 pages.

JEAN-FRANÇOIS Lyotard ne pouvait pas ne pas se mêler de « l'affaire » Heidegger qui secoue depuis un certain temps le monde philosophique (surtout français). Il entre dans le débat par la grande porte, en citant les Kant, Hegel, Freud, Adorno, Lacoue-Labarthe et Derrida. Il démontre, entre autres, que cette affaire est une affaire française essentiellement et occidentale plus profondément. Il s'attache particulièrement à analyser le silence de Heidegger sur la « shoah » dans la perspective de l'oubli de l'être.

Ah, ce sacré humour britannique...

LES NOUVELLES CONFESIONS
William Boyd
traduit de l'anglais
par Christiane Besse
Paris, Seuil, 1988, 620 pages

ALICE PARIZEAU

NOTRE FIN de siècle est triste. Nos chansonniers hurlent des paroles décousues, nos cinéastes mettent en scène des drames qui oscillent entre le sida et le minimum de trois meurtres à l'heure et nos écrivains se transforment en sociologues pour mieux raconter des drames humains grandeur écologiquement valable et socialement défendable. Dans cette atmosphère de dépression globale au domaine des arts et lettres, accentuée encore par une architecture absolument affreuse, une sculpture où l'obscurité occupe la place qui revenait autrefois à la beauté et qui s'impose dans les rues de Montréal, entre autres, grâce à une démission totale des autorités publiques, le phénomène William Boyd est rafraîchissant.

De quoi s'agit-il, au juste ?
D'un romancier qui est à son quatrième livre, où, avec un humour très



Photo Ulf Andersen/Seuil
WILLIAM BOYD.

britannique, il retrace l'histoire du 20e siècle. Le conteur, un certain John James Todd, cinéaste raté, se confesse à la première personne dans ce style inimitable où les drames deviennent drôles et où il faut une longue réflexion pour réaliser à quel point ils pourraient être tristes vus sous un autre angle. L'imagination aidant, les rebondissements et les péripéties ne manquent pas. Forcément, John James Todd n'est pas jeune, il a beaucoup vécu et ses reminiscences se situent autant à l'heure de la Première Guerre mondiale que de la deuxième, autant à l'époque du cinéma muet que de la télévision en couleurs.

Doté d'une solide culture, le romancier ne se gêne pas pour saupoudrer les confessions de son héros de noms de gens illustres, ce qui ajoute du piquant et accroît leur crédibilité. L'univers du cinéma international, de ses vedettes et de ses producteurs, doit bien se reconnaître dans *Les Nouvelles Confessions*, ce qui explique certainement en partie le succès du bouquin. En ce qui a trait au public français, par ailleurs, la traduction a d'autant plus de lecteurs que John James Todd veut tourner un film à partir des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Noblesse oblige, en France, on reste fidèle à ses classiques dont on est fier, comme en témoignent toutes les critiques publiées sur ce roman dans les diverses revues françaises. Au Québec, si un romancier britannique s'avisait de présenter un personnage désireux d'écrire un scénario basé sur les réflexions philosophiques d'un laïc ou d'un religieux purement québécois, on trouverait a priori que cela doit se solder par un échec ! À l'opposé, à Paris, ce qui est français est bon par définition, et c'est tant mieux !

Bref, William Boyd, le romancier, sait faire flèche de tout bois et son héros John James Todd demeure aussi attachant de la première page à la dernière de son bouquin que le colonel Bramble autrefois, créature merveilleusement authentique d'André Maurois, pouvait l'être pour les lecteurs de l'époque.

Ajoutons que ce cinéaste raté a aussi des problèmes personnels : ses

femmes le quittent, ses amis ne sont pas toujours fidèles, l'argent n'entre pas comme il le devrait et les voyages ne lui permettent pas de rendre ses tentatives de réussite plus fructueuses. De *Wall Street* à la Californie, de Paris à Berlin et jusqu'en son Écosse natale, John James Todd lance des bouquins d'images, des

Oeil de bonze

LES HEURES OISIVES

Urabe Kenkō
traduit du japonais
par Charles Grosbois
Tomiko
Yoshida
et le R.P. Sauveur Candau
Paris, Gallimard
coll. « Connaissance de l'Orient »
1988

NAÏM KATTAN

LORS d'une visite à Tokyo, il y a quelques années, un écrivain japonais me conduisit à un temple shintoïste. J'assistai à un mariage, cérémonie on ne peut plus traditionnelle. Un peu plus tard, nous sommes reçus dans les bureaux du temple. Les bonzes planifient la construction d'un temple en l'honneur de l'écrivain Mishima. Vêtu des costumes de leur état, ils sont entourés de machines à écrire électroniques, d'ordinateurs, d'appareils de télé. Je me demande encore si je me sentais plus dépaycé par la cérémonie de mariage ou par l'équipement des bureaux. J'ai ressenti le même dépaysement à la lecture de ce qui est considéré comme l'un des grands chefs-d'œuvre de l'essai japonais, *Les Heures oisives*, de Urabe Kenkō.

Ce moine du 14e siècle parle de son époque. Il en décrit les mœurs, donne des détails sur les règles de savoir-vivre. Un total dépaysement dans le temps et dans l'espace. Et pourtant, Kenkō semble souvent si proche, si actuel, si présent. « Le monde entier n'est en somme que la conscience que nous en avons », dit-il. Ayant connu le monde avant d'être

paysages, parvient à recréer une atmosphère et, tout en traversant les 600 pages de ses confessions, on change de propos, de continents et de pays.

Une rétrospective géopolitique et cinématographique, en somme, du 20e siècle qui vaut la peine d'être découverte et savourée.

ermite, il peut juger dans le détachement mais non dans l'absence. Ce qu'il dit de la douleur, du plaisir et du désir est d'une pénétrante lucidité :
« Si l'homme, éternellement, se fait l'esclave craintif de la chance, bonne ou mauvaise, c'est uniquement pour trouver le plaisir, en éliminant la douleur.
« Le plaisir : c'est d'aimer et de s'attacher : recherche sans fin.
« Le premier désir est de renommée. Il en est deux espèces : de l'honneur pour les actes vertueux et de l'honneur pour le talent et la culture.
« Le deuxième désir est désir sensuel.
« Le troisième est de gourmandise.
« Tout désir entre dans l'une de ces trois catégories.
« Les désirs naissent d'un contresens fondamental sur la valeur des choses et ils causent de nombreux malheurs. Il vaut mieux ne les point suivre. »

Souvent, certaines réflexions nous laissent songeur. Son propos sur l'amitié, par exemple :
« Il y a sept types d'hommes impropres à l'amitié : un noble de haute situation ; — un homme jeune ; — un homme physiquement fort et à l'épreuve de toute maladie ; — un buveur de sake ; — un soldat brutal et exalté ; — un menteur ; — un avaro.
« Il y a trois types d'hommes propres à l'amitié : quelqu'un qui sait donner ; — un médecin ; — quelqu'un qui possède la sagesse. »

Certes, il est adepte de la voie du Bouddha, mais à ses propres conditions. Cette voie se résume, selon lui, par « une vie de loisir sans souci des choses du monde ». D'une liberté totale d'esprit, Kenkō est un anti-clérical avant la lettre. Ce qui gâte tout, dit-il, « dans les maisons, les rats ; chez l'homme de petit esprit, la sagesse ; chez les bonzes, la loi bouddhique ». Pour les japonologues, *Les Heures oisives* est un livre de base ; pour le simple lecteur, c'est une source de pur plaisir.

Voyage au bout de la parole

LA JEUNE FILLE AU TURBAN
Marta Morazzoni
nouvelles traduites de l'italien
par Jean-Paul Manganaro
Paris, P.O.L., 1988, 185 pages

JACQUES CROUSSET

VOICI cinq récits, cinq plongées abruptes au cœur de l'histoire. Les héros de Marta Morazzoni s'appellent, entre autres, Mozart, Salieri, da Ponte, Charles-Quint. On trouve aussi, dans la première nouvelle (sûrement la plus réussie), un riche marchand de tableaux hollandais du XVIIe siècle prêt à braver vents et marées pour pratiquer son négoce, et, à la fin, un distingué Viennois vivant reclus dans sa chambre parce que malade.

Marta Morazzoni est un tout jeune écrivain. Elle en est, dit-on, à son premier livre. Et quel premier livre ! On comprend pourquoi, à sa parution à Milan en 1986, il a suscité un si vibrant concert d'éloges. Rarement, en effet, aura-t-on vu, dans une première oeuvre, pareille maîtrise non seulement dans l'écriture mais aussi dans la description et l'analyse de personnages dont on nous a déjà tout dit sans nous en avoir jamais rien dit, au fond.

Le thème dominant de *La Jeune Fille au turban*, ce n'est pas tant l'histoire (ni même, d'ailleurs, son corollaire : le temps) que l'incommunicabilité. L'incommunicabilité,

bien sûr, entre les êtres. Rien là de très nouveau, dira-t-on. Exact. Sauf que, chez Morazzoni, l'incommunicabilité afflige des êtres à la sensibilité démesurée, des êtres qui, toute leur vie, ont été tournés vers les autres par la force des choses. Tel Mozart, faisant face à la mort dans un luxueux pavillon de chasse, prêt de son ultime et mystérieux bienfaiteur, et incapable de terminer sa dernière oeuvre, le fameux *Requiem*. Tel Charles-Quint, revenu de tout et vivant reclus dans un monastère de l'Estramadure, en compagnie d'un majordome asséché dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est l'envers d'un héros de Cervantès.

L'incommunicabilité, dans ce contexte, devient le prix à payer une fois que l'on est au bout de son existence. Marta Morazzoni, d'ailleurs, excelle à nous décrire des individualités parvenues à la boucle finale de leur vie et murées dans un silence de fer, un silence qu'on pourrait trancher au couteau tant il est lourd parfois de sens. Elle nous les montre englués dans leur tragédie intime et calculant (secrète jouissance ?) la distance qu'ils ont mis entre eux et l'autre.

L'inaltérable réussite de ces récits nous incite à croire que Marta Morazzoni est un nom dont on entendra encore beaucoup parler. Au même titre, du reste, que son compatriote Marco Lodoli, dont il a déjà été question dans ces pages. La rare qualité d'émotion dont elle est capable, l'em-

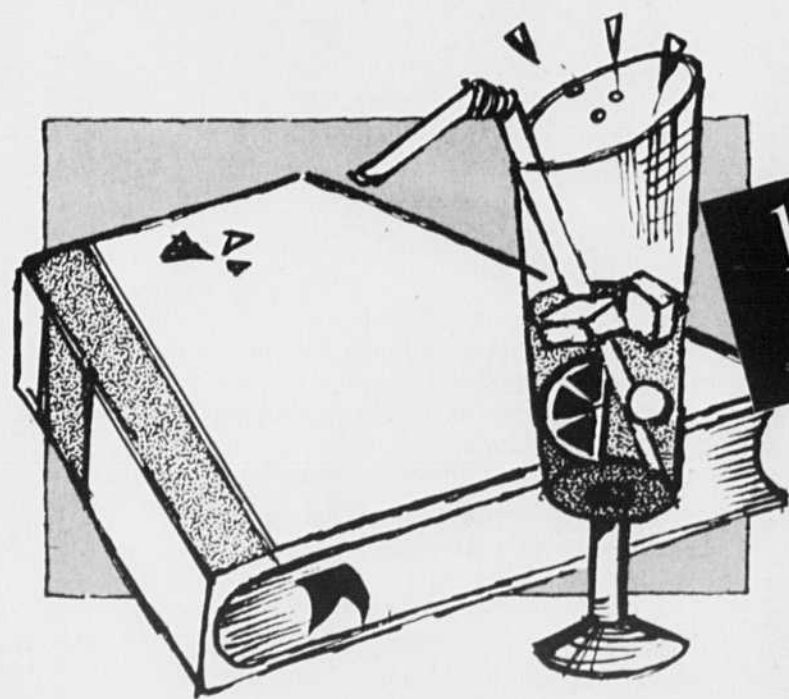
pire qu'elle exerce sur son écriture, sont les gages d'un talent qu'il faut saluer immédiatement. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut lire des pages d'une aussi réelle acuité. Profitons-en.

Starobinski reçoit le prix Rainier-III

PARIS (AFP) — Le prix littéraire de la Fondation Prince-Pierre-de-Monaco, le prix Rainier-III, a été attribué mardi au médecin et critique suisse Jean Starobinski, 68 ans, l'un des grands noms de la critique contemporaine.

Né à Genève en 1920, Jean Starobinski est médecin et psychiatre. Professeur à l'Université de Genève, il est l'un des tenants de la nouvelle critique littéraire, ouverte à la linguistique et la philosophie. Son oeuvre critique est dominée par un essai sur *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle* en 1957. *L'Oeil vivant* et *La Relation critique* décrivent sa méthode faite de sympathie à l'égard de l'auteur et de techniques d'analyse du texte. Jean Starobinski a également écrit des études remarquables sur la peinture et sur Montaigne.

L'ÉTÉ DES BEST-SELLERS



le samedi 18 juin

DES TITRES
QU'ON A LAISSÉ PASSER,
DES NOUVEAUTÉS
À NE PAS MANQUER...

Pour réservations publicitaires,
communiquez avec Jacqueline Avril
au 842-9645 ou 1-800-363-0305

LE PLAISIR des livres

La collection «Crime parfait» : de jeunes vins dans une vieille outre

MEURTRE À L'ANGLAISE
Didier Decoin
235 pages
LE JARDIN DES DÉLICES
Camille Bourniquel
272 pages
Paris, Mercure de France, 1988

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

IL EST devenu bien discret, disparaissant même des couvertures, le vénérable logo « ailé » de la respectable maison qu'est (ou qu'était ?) le Mercure de France. Où officiait pendant si longtemps, dans l'arrière-boutique, un grand prêtre iconoclaste qui s'appela pendant 85 ans Paul Léautaud.

Les lecteurs fidèles des auteurs du Mercure ont sans doute éprouvé un moment sinon de stupeur au moins d'étonnement en apercevant, depuis quelque temps, à la montre des libraires, ces couvertures cartonnées et glacées qui enrobent, en des couleurs agressives et des illustrations raccocheuses, les titres de la collection « Crime parfait ». Autre motif d'incrédulité : ces polars ont tous été commandés à des écrivains dont ce n'était pas, sauf exceptions, la tasse de thé. Écrire et réussir un vrai roman policier n'est pas si facile. Il y faut la manière, l'habileté et même un don naturel. De Roger Peyrefitte à Gilles Perrault, en passant par Guy des Cars, Suzanne Prou, Jean Lartéguy, René Barjavel, Pascal Lainé, Pierre-Jean Rémy, Jean Raspail, Pierre Bourgeade et Cecil Saint-Laurent, tous ont, néanmoins, répondu à l'invitation de Jean Marcilly, directeur de la collection, et ils ont fidèlement remis leur copie.

J'ignore si l'exercice fut une réussite dans tous les cas : je n'ai lu que les deux derniers titres et je dois répondre par un oui et par un non. Oui pour Didier Decoin dont le *Meurtre à l'anglaise* est une copie non seulement conforme à l'original — le « vrai » meurtre à l'anglaise tel que traité par des spécialistes comme P.D. James et Ruth Rendell — mais un roman extrêmement vif, intrigant comme le veut la tradition, et également d'une irrésistible drôlerie.

En imaginant qu'une émule de Barbara Cartland a été trouvée morte sur la plage, non loin de sa maison de campagne située dans l'île de Greenhill, au nord de l'Écosse, Didier Decoin a non seulement créé une héroïne plausible mais il a planté un vrai décor de *murder*. D'une Benton est-elle morte, comme le déclarerait un médecin légiste, de mort naturelle, ou a-t-elle été assassinée ?



DIDIER DECOIN.

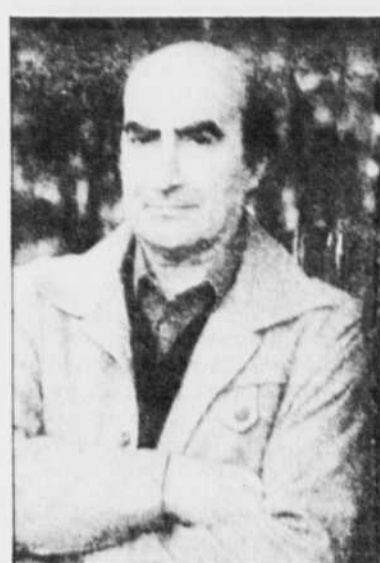
Bien entendu, il faudra, avant d'en savoir davantage, apprendre ce qu'était cette romancière, richissime, comment elle vivait dans son île, quelle était sa famille, et, surtout, ce qui poussait une vieille dame, cancéreuse de surcroît, à s'aventurer nuitamment sur une côte sauvage, par temps mauvais, et en tenue de soirée.

Le romancier de *Meurtre à l'anglaise* a certes potassé ses classiques, de Georges Simenon à Agatha Christie, et il connaît les stars actuelles du polar. Mais son roman n'est en rien une servile imitation. Il a son style à lui — ses admirateurs retrouveront la prose musclée et le don d'évocation de l'auteur de *Un policeman* et de *Les Trois Vies de Babe Ozouf*, pour ne citer que deux des romans de Decoin — et, pour vivre, le temps d'une longue soirée, dans ce pays hostile mais quand même enchanteur (d'un « enchantement » à la Merlin, il faut dire...) il faut lire le polar de Didier Decoin.

Comme il faut aussi lire le second des derniers titres de la collection « Crime parfait » : *Le Jardin des délices*, de Camille Bourniquel. Mais pour des raisons bien différentes. Car l'auteur de ces fort beaux romans impressionnistes, qui s'appellent *Le Lac* (1964), *Sélimonte ou la chambre impériale* (1970), et surtout *Le Manège d'hiver* (1986), a tenté, sans succès, d'échapper à ses démons intérieurs qui n'inspireront jamais à ses personnages le goût du meurtre ou de la violence physique. L'éditeur a bien pu orner (sic) le dos de la couverture d'une bête effrayante, tous crocs dehors (copie du monstre du Gévaudan), le roman de Bourniquel est davantage un appel à la vie naturelle, un hymne à l'écologie, dans une sorte de phalanstère comme on trouve de plus en plus dans les régions non encore soumise au stress des villes tentaculaires. Son héroïne n'a ni l'âge ni le

prosaïsme de la vieille dame anglaise du livre de Didier Decoin. Elle est jeune et belle, elle vient des Flandres et, si elle cherche à venger la mort de son frère, c'est qu'une fois de plus, la passion fraternelle inspire les romanciers de l'année.

Mais le roman de Guisa, l'histoire tragique de son frère Nel, c'est au bout du compte une histoire d'amour comme sait en conter Bourniquel. Et, encore une fois, un roman où la gémellité joue un grand rôle. « Jumeaux de sexes différents », écrit l'auteur, de cette sœur et de ce frère. Identiques au départ, à ce détail près, si tant est que le sexe soit jamais autre chose qu'un point de contact, de fusion, d'effusion, d'affrontement... » Un certain Chamfort parlait déjà du « contact de deux épidermes » à propos de l'amour ordinaire et normal. Que finira par connaître Guisa, et pourquoi elle quittera finalement *Le Jardin des délices*. « Le paradis, peut-on lire aux dernières lignes de ce faux polar, on ne saurait s'y éterniser, c'est quelque chose qu'on a devant soi ou derrière soi, qu'on regrette ou dont on rêve. On ne peut que le quitter.



CAMILLE BOURNIQUEL.

On ne saurait y mourir. » Mais on peut y vivre, grâce à ce gardien de l'Éden qu'est Camille Bourniquel. Qui ne deviendra jamais, sans doute, un auteur de romans policiers, mais dont on attend le prochain livre de facture... « bourniquellienne », c'est-à-dire d'une grande vertu poétique.

NOUVEAUTÉS VLB



THÉÂTRE

L'ÎLE

de Marie-Claire Blais

Des hommes, des femmes se retrouvent sur une île, faite de plages, de mer et de soleil, comme échoués pour la vie, pour la mort. Ils partagent un même destin, qu'ils soient blancs ou noirs, jeunes ou vieux, dans la marge ou dans la norme, sur cette île que tous les fleaux modernes attaquent. Un texte fort et bouleversant!
88 pages — 9,95 \$

FUGUES POUR UN CHEVAL ET UN PIANO

de Hervé Dupuis

Une pièce sur la passion coupable. Un fils retrouve son père après six ans d'absence. Entre hommes, la tendresse est toujours difficile, souvent violente. Un texte dramatique puissant, sans complaisance, préfacé merveilleusement par Robert Lalonde.
108 pages — 9,95 \$

ROMAN, NOUVELLES

L'IDÉE FIXE

de Pablo Urbanyi

Un roman baroque, dans la plus pure tradition latino-américaine, où se mêlent l'essai philosophique, l'utopie joyeuse et la satire sociale. Un plaidoyer pour la paix perdue, une condamnation de la stupidité irrémédiable de l'homme hyper-civilisé, perdu dans la jungle des signes.
274 pages — 16,95 \$

VERTIGE CHEZ LES ANGES

de Marc Sévigny

D'un parking souterrain à une ville assiégée par des chiens, en passant par une île sortie du néant et les tracés sinués d'un électro-encéphalogramme, le fameux miroir cher à Cocteau est franchi. Treize nouvelles qui font du trapèze à la frontière du fantastique et de l'anticipation.
156 pages — 14,95 \$

ESSAIS

POUR UNE POLITIQUE

de Georges-Émile Lapalme

Voici le document qui servit à élaborer le « programme » de la Révolution tranquille. Georges-Émile Lapalme y propose, entre autres, la création d'un ministère des Affaires culturelles et d'un ministère de l'Immigration et il trace les grandes lignes d'un État moderne et démocratique au Québec, tourné vers l'avenir et la prise en main de son destin.
354 pages — 18,95 \$

POUR GUÉRIR DU MAL DE MÈRE

de Raymond Héту

La tradition nous enseigne le respect de nos parents. Mais qu'en est-il du respect de l'enfant? Pour ceux et celles qui portent en eux des traces d'humiliation, d'incompréhension, de rejet de la part de leurs parents, ce récit saisissant et plein d'émotion oppose un refus à l'oubli. Un ouvrage sur l'enfance malheureuse à lire sans faute!
120 pages — 12,95 \$

BEST-SELLER

MYRIAM PREMIÈRE

de Francine Noël

Le roman qu'il faut lire cet été! Un roman intelligent, séduisant, drôle, émouvant. « Un des trois ou quatre grands romans de la décennie. »
Réginald Martel, *La Presse*.
513 pages — 19,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Petites vies

LE TEMPS DES INNOCENTS
Suzanne Prou
Paris, Albin Michel, 1988

LETTRES FRANÇAISES

MARIE-CLAIRE GIRARD

DANS DES VIES toutes calmes et ordinaires, de petits drames se nouent parfois. Laurence, David, Julien et d'autres vivent la guerre comme un rêve, à l'abri en zone libre dans le sud de la France, avec quelques restrictions mais sans réelles misères, ils poursuivent leurs études à l'université, tombent amoureux, souffrent un peu, songent à ce que sera leur vie.

Le problème réside justement là puisque ce sont des êtres qui ne veulent pas prendre en main leur propre destin, qui attendent pour voir jusqu'où les poussera la fatalité. *Le Temps des innocents* est un roman d'apprentissage sans apprentissage véritable. Julien est un garçon sensible et secret, un intellectuel tendre qui n'aime que les amitiés étroites et les silences pleins de pensées; le genre de garçon habité par un puissant embarras face à l'action. Son meilleur ami, David, est un rêveur d'un autre ordre : il fonde un journal

qui se veut le porte-parole de la résistance, veut devenir écrivain et dénoncer les injustices qui couvent sous les apparences débonnaires du régime de Pétain. Laurence, le blond objet romantique par excellence, échoue vaguement à ses examens, nourrit avec un petit peu de perversité l'amour sans espoir que Julien lui porte et se prépare à vivre la même vie que sa mère et sa grand-mère. Julien sera appelé sous les drapeaux, David mourra et Laurence épousera un professeur. Rien d'exaltant, rien d'excitant n'est jamais offert à cette jeunesse prête, peut-être, à tout pour se prouver à elle-même qu'elle existe.

Roman d'atmosphère et d'époque, *Le Temps des innocents* traîne dans son sillage une brise de mélancolie. Ses anti-héros sont attachants et sympathiques, leur désarroi nous semble bien compréhensible et il ne viendrait jamais à l'idée du lecteur de leur reprocher d'agir tel qu'ils le font. Même si cela se résume à ne rien faire.

Et ils sont bien innocents, en effet, ces jeunes gens que rien n'a préparés aux drames qu'ils vivent. Ils en sortiront encore plus faibles et désarmés, à l'image d'une génération sacrifiée qui se souvient avec beaucoup d'amertume de sa jeunesse complètement gâchée.

ANNE-MARIE CONNOLLY

DIRECTRICE DE COLLECTION

CLÉ POUR LA GRAMMAIRE

Un ouvrage moderne conçu selon la méthode inductive et pour le niveau secondaire que les enseignants, les enseignantes, les parents, les étudiants et les étudiantes aimeront.

286 pages — 16,40 \$



Guérin

Des mots comme des fruits

ODES À CHACUN
Henri Pichette
Paris, Gallimard, 1988, 160 pages

JEAN-GUY PILON

CES DERNIÈRES ANNÉES, nous avons quelque peu négligé l'oeuvre de Henri Pichette, et le nom même de ce poète, que d'aucuns situaient jadis dans l'avant-garde, était pratiquement oublié. Mais voici qu'il refait surface avec ce très beau livre de la célébration : *Odes à chacun*.

Il est rare que l'on soit tenté de commenter un recueil de poèmes comme on le ferait d'un récit. Or cette suite de poèmes de M. Pichette pourrait à la limite se raconter, tellement la démarche du poète est concrète et précise, tellement elle colle à l'existence de tous, aux gestes quotidiens, aux êtres qui constituent la vie même du monde.

Le livre se divise en deux parties presque égales : d'abord les poèmes et ensuite un lexique — et cela est une grande surprise — qui est en lui-même aussi beau qu'un long poème.

M. Pichette accomplit un grand, utile et généreux voyage dans l'univers infini des mots. Il les retrouve loin dans le temps ou la mémoire, il les cueille précieusement, les illumine, et ne les enferme pas dans un seul et unique sens.

Le premier poème, qui a donné son titre au livre, est une longue énumération amoureuse des cent mille métiers exercés par les femmes et les hommes, une énumération de leurs gestes simples mais lumineux.

Suivent plusieurs odes brèves dont l'une dédiée à Gaston Miron et une autre qui s'intitule « Ode à Charles Péguy » dont M. Pichette se rapproche souvent, autant par le déroulement de son poème que par la rime, toujours belle et sonore.

Le plaisir du poème est doublé et prolongé par la lecture du lexique où l'auteur donne les racines et les divers sens des mots oubliés ou peu courants qu'il emploie : *dreliner, mercerot, arsin, feurre*, et mille autres encore, sonores et chauds comme les fruits de l'été.

Avec attention et respect, avec amour, M. Pichette est allé cueillir au fond des dictionnaires tous ces beaux mots endormis et timides et il en a fait des poèmes, des odes à chacun de nous et à la gloire du monde.

« Nous sommes ciel qui bouge et vagues s'enroulant, / La létuque flottante et la molle méduse / Et le roseau qui ruse / Avec le vent hurlant, / Nous sommes vinaire du temps, / Pluie aplatisseant, éclairs serpenteants, / Orage grand briseur d'épis, / Et rompis / Et volis, / Arbres arsins et bois chablis. »



192 pages
12,95 \$

Ô MA SOURCE!

Daniel Gagnon

Ce roman d'imagination est une invention à quatre voix. Un pasteur rédige son journal tout en poursuivant une correspondance avec sa femme, sa fille et son évêque qui, à leur tour, lui répondent. Tous ensemble, ils composent une oeuvre sensuelle, mystique et inspirée.

GUÉRIN LITTÉRATURE
Distributeur exclusif: Québec Livres



LE PLAISIR des livres

Bulles et dessins

Trop nono pour faire autre chose...

KAMARADE ULTRA
une aventure de Red Ketchup
scénario de Pierre Fournier
dessins de Réal Godbout
Montréal, Croc Album, 1988

JEAN-LOUIS DUFRESNE

AU DÉBUT des années 70, lorsqu'on demandait à Réal Godbout pourquoi il s'entêtait à vouloir devenir dessinateur de bandes, il répondait tout simplement qu'il était « trop nono pour faire autre chose... ». Cette pointe d'ironie, quelque peu démoniaque, dénote bien d'apostolat et la folie nécessaires pour vivre de la bande dessinée au Québec. Et pourtant, près de 15 ans après les difficiles balbutiements de la Coop des petits dessins et de l'aventure malheureuse du « fanzine » *L'Hydrocéphale illustré* (par la suite devenu *L'Hydrocéphale entêté*), Réal Godbout et son inséparable scénariste Pierre Fournier persistent à survivre dans le monde fou de la bédé québécoise. Et les amateurs de bédé ne peuvent que s'en réjouir.

Il faut considérer la sortie récente de leur dernier album *Kamarade Ultra*, une aventure de l'agent fou du FBI Red Ketchup, comme un événement. Et ce pour plusieurs raisons.

Dans un premier temps, il faut souligner les grandes qualités techniques de l'album, trop habitués que nous sommes à des productions plus amateurs au Québec; couverture rigide, encre et lettrage professionnels et impression soignée. Ensuite, tout le talent de Godbout et de Fournier semble enfin arriver à pleine maturité (s'ils sont « trop nono pour faire autre chose », ils ont du talent pour la bédé). Dans *Kamarade Ultra*, le dessin de Godbout est d'une admirable lisibilité; ligne claire et détails stratégiques s'équilibrent étonnamment bien. Le scénario de Godbout est construit de telle sorte que les cadrages sont bien délimités et qu'ils soutiennent l'action et les multiples rebondissements de situation. L'univers de Red Ketchup a l'heureux avantage (dans une optique commerciale) de s'adresser à un large public, tout en ne sacrifiant pas les clins d'œil humoristiques pour des lecteurs plus avertis qui suivent quotidiennement l'actualité internationale.

Le personnage de Red Ketchup fit sa première apparition dans une autre série de Godbout et Fournier, « Les aventures de Michel Risque ». C'est lors de la trop courte histoire de la revue *Titanic* qu'ils ont pu raf-

finer ce personnage infernal et satanique. Mieux que tous les Indiana Jones et James Bond de la planète, Red Ketchup est l'espoir de la civilisation américaine. Il n'est pas un héros, encore moins un anti-héros. Il est le « seul » héros possible. Il existe sur cette Terre tant d'ennemis à combattre à tout prix. Rien ne peut l'arrêter. Toujours vêtu de son légendaire complet trois pièces, il est invincible. Sa cause: l'épanouissement et la défense de l'« american way of life ».

Dans *Kamarade Ultra*, Red Ketchup est exilé en Antarctique. Sa mission: assurer la sécurité d'une station de recherche américaine. Pour ce faire, il devra se froter à la terrible agente du KGB, Olga Dynamo. L'affrontement sera sans merci.

La lutte schizophrénique de Red Ketchup contre les « maudits rouges » le mènera de l'Antarctique à Moscou. Entre-temps, il aura massacré une colonie de pingouins, dévasté un centre de recherche soviétique, envoyé par le fond une flotte de destroyers, provoqué un refroidissement dangereux des relations diplomatiques américano-soviétiques et, en grande finale, son délire fou l'amènera à ravager l'Institut océanographique de Moscou.

Il n'y a pas lieu ici de dissertar sur les sempiternelles difficultés pour la bédé québécoise de percer auprès d'un large public. Il y a, toutefois, quelque chose de rafraîchissant à constater que Godbout et Fournier réussissent, avec *Kamarade Ultra*, à sortir du malheureux carcan de la bédé québécoise. Sans trahir leur univers mythologique, leur québéco-



tude ou leur américanité, Godbout et Fournier arrivent à un moment de leur carrière où ils maîtrisent toutes les données essentielles pour mener à terme un récit complet de bande dessinée.

On appréciera dans *Kamarade Ultra* l'effort constant de Godbout et Fournier pour maintenir le lecteur sur le qui-vive et l'entraîner dans le délire de Red Ketchup. Leur humour est particulier et se rapproche grandement de celui de Pétillon (Jack Palmer) et de Ted Benoit (Cray Banana). Pour eux, tout est sujet à dérision. Les luttes que se mènent les Américains et les Soviétiques pour le contrôle hégémonique de la planète n'existent qu'en raison des catastrophes des espions à la Red Ketchup. On se moque de brillante façon, car tout, à la limite, est vraisemblable.

DANS LES POCHEs

GUY FERLAND

LINGUISTIQUE

Marina Yaguello, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Point virgule, V61, 170 pages.

CE TEXTE inédit, pratique, facile à consulter et drôle, démasque des préjugés sur la langue enfouis profondément dans notre inconscient. « Le français est logique, l'anglais est facile, le russe est musical, les Slaves sont doués pour les langues, les Noirs ne savent pas prononcer les "r", certaines langues sont plus belles que d'autres, le français dégénère, les langues "primitives" sont simples, il existe des langues sans grammaire, une langue sans écriture n'est qu'un vulgaire dialecte, ce qui n'est pas dans le dictionnaire n'est pas un mot... » Autant d'idées reçues recensées dans ce volume.

ANTHOLOGIE

Odette Condemine, *Octave Crémazie, poète et témoin de son siècle*, Fides, 310 pages.

ON CONNAÎT surtout Octave Crémazie comme un poète national, auteur, entre autres, du *Vieux Soldat canadien* et du *Drapeau de Carillon*. Dans son introduction à cette anthologie des textes de Crémazie, Odette Condemine fait la juste part des autres activités du barde national. Outre ses 34 poèmes, Crémazie fut également libraire, prosateur, épistolier et conteur. Cette anthologie contient 16 des 34 poèmes de Crémazie, un choix de lettres adressées à l'abbé Casgrain et à sa famille, des extraits du *Journal du siège de Paris*, ainsi que deux contes écrits en France.

POLÉMIQUE

Pierre Bourgault, *Écrits polémiques*, Borel compact, n° 6, 376 pages.

CE RECUEIL de textes, publiés dans différents journaux et revues de 1961 à 1982, avait été publié chez VLB éditeur en 1982. On remarque surtout la continuité de pensée de Pierre Bourgault à travers ces articles sur des sujets aussi divers que le séparatisme, les médias, l'indépendance, la langue, la musique, l'information internationale, le quotidien, la souveraineté, la tendresse, etc. L'éclairage nouveau qu'il apporte le temps qui passe sur ces textes de circonstance donne une perspective nouvelle à chaque lecture. Preuve, peut-être, de leur profondeur ?

DILEMME

Michèle Mailhot, *Le Fou de la reine*, VLB éditeur, coll. « Courant », 115 pages.

UN HOMME épris d'absolu est amoureux d'une femme réelle, trop réelle. L'échec du couple est inscrit dans cette donnée de départ. L'homme, Charles, s'imagine empêché d'accomplir son destin par cette femme qu'il aime. Dilemme insoluble du rêve et de la réalité qui masque un vide, l'existence.

QUÊTE

Roger Lemelin, *Pierre le magni-*



Marina Yaguello
Catalogue
des idées reçues
sur la langue



fiqne, Stanké, coll. « 10/10 », 280 pages.

CE ROMAN, mal accueilli par la critique québécoise et salué par la critique française, relate les péripéties de Pierre Boisjoly qui quitte momentanément sa vocation de prêtre pour l'amour d'une femme. En brossant un portrait de la société québécoise de 1940 à 1950, Roger Lemelin, par l'intermédiaire de son héros qui veut devenir magnifique, touche aux grands tabous de la société d'alors: Duplessis, la femme-serpent, le syndicalisme, le marxisme, les communautés religieuses, l'idéal...

SADISME

Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Folio, n° 1899, 338 pages.

DES TORTURES, sous toutes leurs formes, avec les raffinements les plus horribles, se succèdent à un rythme effréné dans ce récit qui ressemble, dit Michel Delon dans sa préface, à *Emmanuelle* sur fond de guerre du Viêt-nam.

NOUVELLES

William Goyen, *Précieuse Porte*, traduit par Patrice Repousseau, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », n° 196, 203 pages.

CHACUN des personnages des 10 nouvelles qui composent ce recueil est saisi à un moment bouillonnant de son existence, « ce moment où l'être humain se dépasse et se transforme, au-delà de lui-même », dit William Goyen. Ce livre a obtenu le prix Maurice-Edgar-Cointreau 1987, prix du meilleur livre américain en traduction.

ESSAI

Margaret Mead, *L'Un et l'autre sexe*, Folio essais, n° 85, 440 pages.

« L'HOMME est-il surdomestique, spolié d'un esprit d'aventure, conforme à sa nature, enchaîné à des machines ne représentant après tout qu'un perfectionnement des instruments — fuseaux et métiers à tisser, mortiers et pilons, bâtons à fouiller — caractérisant jadis le travail de la femme ? Et avons-nous brisé en celle-ci un lien naturellement intime avec ses enfants, l'avons-nous formée à rechercher une profession plutôt que le contact d'une main d'enfant, à viser un statut dans un monde de rivalité au lieu d'une place unique dans la chaleur d'un foyer ? » Telles sont les questions qu'aborde Margaret Mead dans son célèbre essai en s'appuyant sur la méthode anthropologique.

NYMPHETTE

Vladimir Nabokov, *L'Enchanneur*, Points roman, n° R300, 138 pages.

CE PETIT récit, « première palpitation de Lolita », a été écrit en 1939 à Paris, en russe. Publié en 1986 seulement, il a été salué comme un chef-d'œuvre. Claude Roy disait dans *Le Nouvel Observateur*: « Plus ramassé et plus cru que *Lolita*. Un enchantement pour ces pervers impunis, les lecteurs. »

Sylvain Simard, lauréat du prix France-Québec

QUÉBEC (AFP) — Le prix de littérature France-Québec a été attribué lundi à Québec à l'historien québécois Sylvain Simard pour son ouvrage *Mythe et reflet de la France*, publié aux Presses de l'Université d'Ottawa.

Le jury, présidé par l'historien et écrivain français Robert Cornevin, a

fixé son choix sur M. Simard, en lice avec 25 autres candidats, au deuxième tour de scrutin.

Mythe et reflet de la France est tiré de la thèse de troisième cycle que M. Simard, actuellement professeur d'histoire à l'Université d'Ottawa, avait présentée en 1975 à Paris.

Authentique oasis

Ô JARDIN
Guide pédagogique
du Jardin botanique de Montréal



Louise Lepage et Cynthia Bowllan Montréal, Société d'animation du Jardin et de l'Institut botaniques de Montréal 1988, 52 pages + 32 feuilles volantes

MARC CHAPLEAU

LE CROISEMENT d'une pédagogie (Lepage) avec une botaniste (Bowllan) a donné un guide vivant et engageant.

Essentiellement conçu à l'intention du personnel enseignant pour la réalisation de sept visites éducatives au jardin avec des enfants de six à 12 ans, il intéressera aussi les parents qui, comme beaucoup de profs sûrement, ne connaissent pas la botanique sur le bout de leurs doigts. Le contenu répond aux objectifs des programmes de sciences de la nature (au primaire) et d'écologie (au secondaire). Les auteurs donnent d'abord des informations générales et des conseils d'ordre pédagogique, détaillent ensuite la flore de chaque serre et proposent enfin, dans le rabat de la couverture arrière intérieure, sur feuilles volantes, des activités à la fois formatrices et distrayantes pour les élèves.

En vente à \$ 6 pour les enseignants, l'ouvrage l'est aussi, mais à \$ 7.95 cette fois, pour le grand public, au jardin même. Sans évidemment être tenus de compléter les « quiz » étudiants de la fin, même les célibataires sans enfants gagneront à consulter cet inventaire de notre richesse botanique collective. Car visiter le Jardin botanique, de fait, « c'est un peu comme visiter un pays étranger dont on ne connaît pas beaucoup les habitants ».

LES MAILLONS DE LA CHAÎNE
L'édification du mouvement
Desjardins en Estrie
de 1907 à nos jours
Marcel Labonté
Sherbrooke, Fédération
des caisses populaires Desjardins
de l'Estrie, 1988, 186 pages

MARC CHAPLEAU

« ON A MIS le nez dans plein de documentation, à l'occasion du cinquantenaire de la Fédération, en 84. Tellement qu'il aurait été dommage de ne pas pousser nos investigations plus à fond. Voilà comment est venue l'idée de ce bouquin. » Marcel Labonté, directeur des communications, tout comme son employeur, la Fédération des caisses pop de l'Estrie, en étaient respectivement à leurs premières armes en matière de rédaction et d'édition de livre. Saluons tout de suite leur réussite. Ils retracent avec bonheur, sans complaisance, la généalogie de l'idéal coopératif Desjardins en Estrie, remontant « la chaîne des hommes et

des femmes, ces maillons vivants et actifs qui ont construit [...] un mouvement qui ressemble à ce pays et à ses gens ».

L'auteur avait de bonnes raisons d'enfourcher la plume et d'exhumer des photos d'époque. La première caisse populaire rurale, après celle de Lévis, bien sûr, a, en effet, été mise sur pied en 1907 à Saint-Venant-d'Hereford — Paquetteville du temps d'Alphonse Desjardins — tout près de Coaticook.

Chaque chapitre du livre correspond à une tranche d'histoire où sont décrits les acteurs, le décor et les événements. On trouve même, au tout début, un exposé qui remonte la filière européenne de la philosophie coopérative.

Certes, cet ouvrage a limité son champ d'investigation à l'Estrie. Mais on peut présumer que les événements et rebondissements qu'il relate peuvent s'appliquer à peu de choses près aux autres fédérations, elles aussi édifiées à bout de bras, et fortes à l'époque d'un clercalisme de bon aloi.

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR

Philippe Gingras

«LE DEVOIR»
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM.....
ADRESSE.....
PROVINCE.....
CODE POSTAL.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit.....
Expiration.....

LE PETIT DEVOIR
LE CAHIER DES 6-12

Un cahier spécialement conçu pour les 6 à 12 ans

Un véhicule publicitaire de choix pour des publicités choisies!

Réservations publicitaires (514) 842-9645

Si tous les gars du monde...

Pour se froter d'encre plus près à l'esprit Desjardins, donc, rien de tel que d'y fouiner de l'intérieur. Comme l'a si bien fait pour nous Marcel Labonté. Chapeau également au graphiste, Jean-Claude Aubin, pour son petit bijou de mise en pages. À l'éditeur, maintenant, de voir à étendre la distribution du livre à tout le Québec.



LE PLAISIR des livres

Dukakis: les deux manières du « Duke »

DUKAKIS: AN AMERICAN ODYSSEY
Charles Kenney & Robert L. Turner
Boston, Houghton Mifflin Company, 1988, 260 pages

DUKAKIS: THE MAN WHO WOULD BE PRESIDENT
Richard Gaines & Michael Segal
New York, Avon Books 1988, 338 pages

MICHEL C. AUGER

DÉJÀ, deux biographies de Michael Dukakis, celui qui sera sans aucun doute le candidat démocrate à la présidence des États-Unis en novembre prochain.

Déjà, mais pas hélas. Ces deux ouvrages ne tombent heureusement pas dans la catégorie des « livres instantanés » préparés en quelques jours pour profiter de la célébrité parfois bien passagère de quelqu'un qu'on a bien connu. Dans les deux cas, ces livres sont écrits par des journalistes qui ont « couvert » Michael Dukakis, d'abord comme législateur, puis comme gouverneur du Massachusetts.

Dukakis, c'est d'abord l'histoire d'un homme politique qui a connu la défaite. En 1978, après un premier mandat comme gouverneur, Michael

Dukakis devait être battu lors des primaires démocrates. Pendant quatre ans, où il a trouvé refuge à la Kennedy School of Government de Harvard, Dukakis préparera le match revanche.

Mais, surtout, pendant ces quatre années, Dukakis s'appliquera à changer de personnage. Du gouverneur plus pur que tous les purs qu'on ne pouvait s'empêcher de trouver arrogant, il devait devenir l'homme du compromis et du consensus, le technocrate au triomphe modeste qui s'est vite fait la réputation de celui qui fait fonctionner les choses.

Aucun exemple de cette transformation n'est plus éloquent que sa tentative d'équilibrer les budgets de l'État et de remettre aux travail les assistés sociaux chroniques.

En 1975, alors que la crise financière menaçait son État — comme la ville de New York et tant d'autres administrations municipales — Dukakis devait trop longtemps refuser de considérer une hausse de taxes pour respecter sa promesse électorale de ne pas accroître le fardeau fiscal des citoyens du « Taxachusetts ».

Il devait se mettre à couper, dans le gras comme dans le maigre, au point que le symbole de son administration était devenu le couperet de

boucher. Le résultat final devait, cependant, être désastreux. Non seulement il n'aura pas réussi à éviter l'une des pires hausses de taxes de l'histoire de l'État (même la tasse de café au restaurant est passée de 25 à 27 cents, d'où l'expression, reprise par ses adversaires, de « Two cents for The Duke ») mais il aura réussi à se mettre à dos tout ceux qui, dans son parti, constituaient sa base électorale.

La réforme de l'aide sociale — un sujet bien d'actualité au Québec — est sans doute le meilleur exemple de la différence entre « The Duke I » et « The Duke II », les deux incarnations du gouverneur du Massachusetts.

Son premier programme de « Workfare » en 1977, aurait obligé ceux qui n'avaient pas d'emploi à travailler trois jours par semaine à des travaux communautaires sous peine de perdre leurs chèques d'aide sociale pour trois mois, sans autre forme de procès. Décrié tant par les alliés du gouverneur que par ses adversaires, le programme ne devait jamais être adopté par la législature.

Après sa réélection, Dukakis devait récidiver en créant un programme, volontaire cette fois, fondé sur l'éducation des bénéficiaires d'aide sociale. Annoncé au public plu-

sieurs mois après qu'il eut été mis en place, le programme devait, en deux ans, trouver des emplois à 20.000 anciens assistés sociaux, la plupart dans le secteur privé. Ce programme, donné en exemple partout aux États-Unis, est vite devenu le symbole du nouveau Dukakis, celui qui écoute et qui s'assure que les choses marchent.

Comme candidat à la présidence, Michael Dukakis a été porté par le « miracle du Massachusetts », cette période de prospérité qui aura fait passer un taux de chômage plus élevé que la moyenne nationale au taux le plus bas des États-Unis et une économie essentiellement fondée sur les secteurs mous à la haute technologie.

Les auteurs de ces deux livres sont d'accord pour dire que Dukakis ne peut s'arroger la paternité du « miracle » mais qu'il a certes mis en place plusieurs programmes qui auront permis à la prospérité de se prolonger : par exemple, la transformation — avec l'aide de fonds de l'État — des anciennes usines de textile et de chaussure qui peuplaient le paysage de plusieurs villes en centres prêts à accueillir des entreprises de haute technologie (le siège mondial de Wang Computers a été le premier à en bénéficier, à Lowell).



MICHAEL DUKAKIS et sa femme Kitty.

Photo AP

Des deux livres, celui de M.M. Gaines et Segal a le double avantage d'être distribué au Canada et d'être en format de poche, mais il est malheureusement beaucoup trop centré sur la politique interne du Massachusetts et le rôle que Dukakis y a joué. Pour avoir une meilleure idée du

type de président que serait Michael Dukakis, il vaut mieux se fier à M.M. Kenney et Turner, qui auront beaucoup mieux réussi à prendre une certaine distance et à montrer quel type de réaction pourrait avoir le « nouveau Dukakis » devant tel ou tel type de crise.



MICHEL ROCARD recevant Brian Mulroney à Matignon, le 26 mai.

Mitterrand et Rocard au troisième tour

MITTERRAND 2
(Les secrets d'une campagne, 22 février — 8 mai 1988)
François Rey, Jean-Pierre Mithois et Denis Poncet
Paris, Belfond/Acropole 1988, 251 pages

MICHEL ROCARD
Robert Schneider
Paris, Stock, 1987, 309 pages

CHOSSES DITES DE PROFIL
Huguette Bouchardeau
Paris, Ramsay, 1988, 282 pages

NOTES DE LECTURE
PAUL-ANDRÉ COMEAU

AU MOMENT où les électeurs français s'engagent dans le « troisième tour », selon l'expression consacrée à Paris, on trouvera un certain profit à lire l'ouvrage-express qui présente le journal de bord des deux étapes précédentes. Trois journalistes parisiens ont relevé le pari de consigner au jour le jour notes et renseignements d'une campagne présidentielle qu'ils ont suivie de façon privilégiée dans l'entourage immédiat du président réélu. D'où cet ouvrage qui a été lancé en France moins de 24 heures après la victoire de François Mitterrand au second tour, le dimanche 8 mai.

Le procédé est intéressant. Il soulève des problèmes sérieux. Grâce à la complicité du président en exercice, les trois observateurs ont évidemment eu accès aux confidences de l'entourage immédiat de celui qui était à la fois, durant un court moment, candidat et chef de l'État. C'est l'aspect intéressant de cet ouvrage, l'aspect qui vaut certaines surprises sur l'utilisation des spécialistes des communications dans la préparation du débat Mitterrand-Chirac, entre autres.

Mais des pages où l'on résume la presse du matin, des jours entiers où l'on effleure à peine les faits et gestes des autres candidats, des chapitres qui accumulent ragots et demi-confidences parfois empruntées à d'autres ouvrages : le tout ne constitue certes pas l'ouvrage de référence. C'est un reportage obligé, sans plus.

Il est, par contre, nettement plus stimulant de lire la biographie consacrée par Robert Schneider à celui qui exerce actuellement les fonctions de premier ministre, Michel Rocard a-t-il été sacrifié par François Mitterrand entre le deuxième et le troisième tour ? Au contraire, le verra-t-on diriger le gouvernement au lendemain du second tour de ces élections législatives qui devraient marquer le retour des socialistes au gouvernement ? Ces questions qui alimentent la chronique parisienne, on pourra les aborder ici avec un arrière-fond utile, intéressant et révélateur à plus d'un titre.

Éternel perdant, M. Rocard a le profil volontariste de ces huguenots qui marquent encore aujourd'hui la politique française. La carrière de cet homme est jalonnée d'affrontements politiques, de rencontres et d'échecs en face de son éternel rival : François Mitterrand.

Un ouvrage important pour comprendre les dimensions politiques de mai 1988, pour saisir les racines du malaise permanent entre le président et son premier ministre, pour deviner l'ampleur des divergences

au sein du Parti socialiste français.

Enfin, un mot sur le roman tout juste publié par Huguette Bouchardeau, qui détenait le portefeuille de l'Environnement au moment de l'affaire du Rainbow Warrior, cet incident qui s'est soldé par la mort d'un homme dans le port d'Auckland, en Nouvelle-Zélande.

Roman intimiste d'une certaine façon — une ministre qui, en 10 jours, passe de l'appréhension à la certi-

tude en apprenant qu'elle est atteinte du cancer — ce petit livre facilite aussi la compréhension du style de vie des ministres et hauts fonctionnaires de la France des années 80. Ajoutons à cela des pages significatives sur les tractations au sujet de l'affaire en question et l'on devinera l'intérêt de l'entreprise.

Quant à la passion qui devrait réunir ces pages, elle est trop sage, trop disciplinée. C'est comme si pudeur et politique devaient faire obligatoirement bon ménage...

Marionnettes dans la rue

LES ENFANTS DE LA PROSTITUTION
Michel Dorais et Denis Ménard
Montréal, VLB éditeur coll. « Changements » 1987, 140 pages

GERMAIN TROTTIER

DANS *Les Enfants de la prostitution*, Michel Dorais et son collaborateur Denis Ménard, tous deux travailleurs sociaux au Centre des services sociaux du Montréal métropolitain (CSSMM), osent mettre au jour le non-dit d'une réalité montréalaise bien existante.

Sous la forme d'un bref essai en six parties, les auteurs relatent d'abord les récits de vie d'une fille et d'un garçon de Montréal pour ensuite parler des clients, des réseaux d'abus, des conséquences de la prostitution pour les jeunes et, finalement, proposer quelques pistes d'intervention.

Les récits de vie sont troublants.

La dénommée Linda expérimente la prostitution sur une base occasionnelle dès l'âge de 11 ans. Son premier client sera un garçon de 14 ans qui piquait l'argent à sa mère. À 14 ans, Linda se prostitue régulièrement pour se piquer à la drogue ou se drogue pour continuer à se prostituer, elle ne sait trop exactement... comme un monument sans émotion dira-t-elle. Quant au garçon, il connaît ses premières expériences de prostitution à 14 ans. Faire des clients devient pour lui comme un métier qu'il pratiquera jusqu'à l'âge de 18 ans. Lui aussi recourt à la drogue pour s'insensibiliser.

Deux cas parmi un nombre difficile à estimer : on parle de 5.000 pour Montréal et sa banlieue. En réalité, on n'en sait rien, ni pour Montréal ni pour les autres grandes villes canadiennes puisqu'il y a absence de statistiques là-dessus. On dit, toutefois, que la situation de Montréal serait comparable à celle des grandes villes américaines et il est plausible de soupçonner que Montréal ait son

chiffre noir de la prostitution d'enfants.

L'essai de M. Dorais et de son collaborateur, même s'il n'est pas volumineux, a le mérite d'amorcer la réflexion sur la dynamique de la conduite de prostitution chez les jeunes. Comme professionnels en travail social, ils saisissent l'importance de cerner cet aspect avant de proposer des pistes d'intervention. L'exploration du vécu de ces jeunes en difficultés révèle, en effet, qu'un enfant ne décide pas spontanément de se prostituer. Il n'existe pas une mais bien des trajectoires pour y arriver. Les expériences sexuelles précoces et abusives des adultes, la violence, les relations personnelles et familiales perturbées sont maintes fois rencontrées et constituent en quelque sorte le « bouillon » d'un milieu inéluctable que le jeune cherche à fuir temporairement ou définitivement. L'incapacité d'auto-suffisance et l'inexpérience combinées haussent le degré de vulnérabilité de l'individu et facilitent le passage à l'acte déviant ou délinquant. En contexte de survie, la prostitution est un recours immédiat bien tentant parce que l'argent est vite gagné et a moins de risque que les activités délinquantes.

L'alcool et les drogues agissent comme des baumes parce que le désenchantement n'est jamais bien loin derrière l'adulation première. Même si le jeune voudrait qu'il en soit autrement, la loi du « meat market » rejette impitoyablement le corps dont la chair n'est plus fraîche. Les marionnettes ne le savent pas toujours mais, il faut bien le dire, leur devenir ne tient souvent qu'à un jeu de ficelles entre les doigts des individus qui les manipulent.

Une année occupée

TENIR BON
Journal d'un Palestinien en Cisjordanie occupée
Raja Shehadeh traduit de l'anglais par Michel Waldberg
Paris, Seuil, coll. « L'histoire immédiate », 1988, 190 pages

GILBERT TARRAB

TENIR BON est le journal détaillé, quasiment tenu au jour le jour, d'un Palestinien « occupé » en Cisjordanie. Ce journal commence à l'hiver de 1980 pour se terminer à la fin de l'automne de la même année (avec un épilogue écrit en 1982), soit une année-typique de tracasseries de tous genres que subissent tous ceux qui vivent sous occupation de par le monde. Avec ceci de particulier, cependant, qu'en Cisjordanie occupée par Israël, le terme « ténacité » ou encore celui de « persévérance » (« *samid* » en arabe) revêt un sens spécial. Un million et demi de Palestiniens, maintenant, résistent avec « *samid* » depuis l'occupation des « territoires » en juin 1967. Et, paradoxalement, ces résistants courageux (à l'assimilation, à la non-existence, à la perte d'identité nationale) sont souvent aidés par des Israéliens qui, mieux que quiconque, savent pertinemment bien ce que les mots de « ténacité » et de « persévérance » veulent dire, eux qui ont su résister, après tous ces pogromes, et après tant de siècles où ils vécurent dans l'humiliation, à l'affreuse machine de destruction qui était destinée à les exterminer comme peuple.

Comment ne pas penser au destin juif en lisant ces pages écrites par un Palestinien arabe ? Tout ce qui y est relaté, des rabouements quotidiens

qui lui furent affligés par les forces d'occupation aux exactions et abus de pouvoir qu'il dut subir comme Palestinien « *samid* », peut s'appliquer mot pour mot à ceux qui, aujourd'hui, sont les fils et petit-fils de ceux qui ont vécu l'holocauste. Certes, ces jeunes *sabras* (nés en Israël) ne peuvent être taxés de bourreaux, au même titre que ceux qui harcelèrent leurs pères et grand-pères. L'occupation israélienne se fait plus « douce », si ce terme peut avoir un sens en logistique militaire ! Mais comment, s'interroge l'auteur, le gouvernement israélien ne voit-il pas qu'il s'engage dans un cycle de représailles mortelles sans fin, en refusant de négocier avec les seuls représentants du peuple palestinien, à savoir l'OLP d'Arafat ? C'est parce que, répond l'auteur, « les Israéliens ne voient pas, ne peuvent pas voir l'autre côté de leur tête. Ils ne savent pas que nous sommes collés les uns aux autres sur les rayons d'une même roue qui nous entraîne tous à la mort ».

Saisie et traitement de textes • saisie et traitement de données • typographie et mise en pages • création graphique • impression au laser • scanner

MacGRAPH
SERVICE COMPLET D'ÉDITION ÉLECTRONIQUE

5450, Côte-des-Neiges, suite 122 • 731-2348

les herbes rouges
TOURIGNY ROY

les herbes rouges
FRANÇOIS TOURIGNY

les herbes rouges
André Roy
LE SPECTACLE DE L'HOMME ENCORE VISIBLE

■ François Tourigny, *Delateur* — 4,00\$
■ André Roy, *Le spectacle de l'homme encore visible* — 6,00\$
■ abonnement 10 nos, 25,00\$ ■ ci-joint ■ chèque ■ mandat poste

les herbes rouges
C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....
Adresse.....
Code postal.....

Économie familiale
de Germaine Lévesque

Récipiendaire du prix
« ÉCONOMIE FAMILIALE 1988 »
Décerné par l'Association
d'Économie familiale du Québec

CAHIER D'ACTIVITÉS D'APPRENTISSAGE SEC. II

Le cahier d'activités développe les 4 modules du programme d'études tel que proposé par le MEQ.

1. Économie et vie familiale
2. Économie familiale et planification alimentaire
3. Économie familiale et habillement
4. Économie familiale et logement

Cahier compatible avec les manuels de base existants pour le cours d'économie familiale

Cahier d'activités d'apprentissage
ISBN-07-33011 (224 p.) 9.75\$

Corrigé du cahier d'activités d'apprentissage
ISBN-07-33020 (224 p.) 12.75\$

LIDEC Inc.
4350, avenue de l'Hôtel-de-Ville
Montréal, (Québec)
H2W 2H5

Téléphone: (514) 843-5991
Télécopieur: (514) 843-5252

LE PLAISIR des livres

Le chemin de Damas de Thierry Hentsch

HEINZ WEINMANN

L'HISTOIRE du manuscrit de L'Orient imaginaire (1) semble inspirée des Mille et Une Nuits, tellement elle est merveilleuse. Né en Suisse, Thierry Hentsch, professeur de sciences politiques à l'UQAM, envoie son manuscrit à quelques éditeurs parisiens, comme on lance une bouteille à la mer. Deux semaines après, réponse des éditions de Minuit: on désire rendre réel cet Orient imaginaire. Quatre mois après, M. Hentsch tient son livre en main. J'ai même rencontré un auteur universitaire heureux...

En dévorant l'Orient imaginaire, j'ai compris la hâte de cet éditeur parisien. Livre important, exceptionnel, autant par l'originalité de son propos que par la qualité de son style alerte, aux antipodes des soporifiques « thèses » universitaires. Il nous montre magistralement que les réponses aux conflits endémiques du Proche-Orient, véritable poudrière depuis 40 ans, ne sauraient venir d'abord du présent, mais du passé.

C'est ce qu'il a senti confusément depuis son séjour de deux ans à Damas et à Gaza. Sur son « chemin de Damas », Thierry Hentsch est devenu sensible à ce fossé qui sépare la réalité arabe de l'image de l'Orient fabriquée de toute pièce par l'Occident. L'Orient n'existe pas, c'est une invention de l'Occident, à la fois reflet et repoussoir avec et contre lequel il se définit. En archéologie habile, M. Hentsch dégage, couche après couche, les images, les clichés de l'Orient qui se sont déposés dans l'inconscient occidental, immense ré-

servoir fantasmagorique. Tout naturellement, l'enquête généalogique de M. Hentsch commence à l'origine, avec la « filière grecque », premier partage mythique entre Orient et Occident. « Il y a là un fantastique anachronisme qui fait croire que l'Occident commence chez les Grecs. Que cet Occident moderne s'inspire des Grecs, c'est indiscutable, mais que les Grecs se soient considérés comme occidentaux, comme les historiens veulent nous le faire croire, c'est un anachronisme fantasmagorique et qui montre bien la force du mythe du partage Orient-Occident qui commence vraiment au XVIe siècle avec toute sa force. »

Thierry Hentsch combat avec la plus grande vigueur l'idée défendue par des historiens « sérieux » tels Pirrenne qui ont tenu l'Orient, les Arabes responsables de la « fermeture » de la Méditerranée, mare nostrum « polluée » par l'hérétique. Selon la même logique rétrospective, l'hérésie de l'islam au Moyen Âge a été largement surfaite.

Selon M. Hentsch, le clivage Orient-Occident divise bien plus profondément l'Occident, le Nord et le Sud, qu'il ne sépare l'islam de la chrétienté. Le plus grand philosophe du Moyen Âge, saint Thomas d'Aquin, est « oriental ». Sans Avicenne, sans Averroès, Thomas d'Aquin n'aurait tout simplement pas écrit son oeuvre. « Toute la science et la médecine médiévales d'avant-garde passent par la filière arabe. »

Cette image positive de l'Orient, d'où vient la lumière (« lux ex oriente ») et où est situé le paradis va se détériorer de façon irrémédiable avec le déplacement du centre de



THIERRY HENTSCH. Photo Chantal Keyser

gravité de la Méditerranée vers l'Atlantique, qui amènera dans son sillage la « découverte » de l'Amérique. Déplacement qui provoquera une ré-orientation de l'imaginaire occidental. Jean Bodin, penseur de la nation, a aussi pensé le premier cette « ré-orientation ». Car l'histoire avec lui commence à avoir un sens, au premier sens du mot. Elle va d'est en ouest. Inconsciemment ou consciemment, lorsqu'il figure le monde sous la forme d'une personne humaine, il l'occidentalise, alors que jusqu'à ce moment, il était orienté, comme les églises étaient orientées vers Jérusalem.

« Montesquieu, tout en pillant sans vergogne Bodin, jusqu'à sa célèbre théorie des climats qu'il y emprunte, systématise le despotisme oriental. Dorénavant, l'immobilisme collera à la peau de l'Orient. L'idée ne cesse de s'affirmer jusqu'au XIXe siècle: l'Orient est resté en arrière, figé, immobile, tandis que l'Occident va de

l'avant, change, se modernise. L'Orient, l'autre est utilisé à la fois comme repoussoir et comme réflecteur d'une réflexion indirecte: plutôt que d'attaquer l'absolutisme en France, on va s'en prendre au Proche-Orient pour se mettre à l'abri. Les Lettres persanes sont, en effet, le reflet de ce jeu de miroirs complexe. »

Avec la traduction des Mille et Une Nuits, au début du XVIIIe siècle, débute l'orientalisme, l'exotisme oriental en Europe. « Exotisme de pacotille au niveau le plus superficiel et qui servira d'immense réservoir de fuite: l'Orient comme refuge contre la modernité. »

Tous les fils de l'analyse de Thierry Hentsch mènent vers un tableau qui résume à lui seul toutes les images orientales réfractées dans l'imaginaire occidental: La mort de Sardanapale, de Delacroix. Il incarne la figure de la mort. La mort dans ses multiples aspects: l'au-delà, l'autre monde, la fuite, etc. Ce tableau est une représentation du despotisme qui met à mort. Or qui met à mort? C'est l'Occident sous le masque oriental. L'Occident met l'Orient à mort. Chez Hegel, c'est très explicite: l'Orient est mort. »

Malgré le narcissisme congénital de l'Occident, malgré le lourd héritage colonial, le dialogue est-il encore possible avec l'autre, avec l'Orient? « Aussi longtemps que nous ne sommes pas conscients nous-mêmes de l'usage que nous avons fait de l'autre pour nous construire nous-mêmes, il n'y a pas de dialogue possible. C'est le sens du livre: participer à une prise de conscience de ce que nous avons fait de l'autre dans nos rapports avec lui. Sans cette conscience, il n'y a pas de dialogue, ce sera toujours un dialogue de sourds. »

Malgré le narcissisme congénital de l'Occident, malgré le lourd héritage colonial, le dialogue est-il encore possible avec l'autre, avec l'Orient? « Aussi longtemps que nous ne sommes pas conscients nous-mêmes de l'usage que nous avons fait de l'autre pour nous construire nous-mêmes, il n'y a pas de dialogue possible. C'est le sens du livre: participer à une prise de conscience de ce que nous avons fait de l'autre dans nos rapports avec lui. Sans cette conscience, il n'y a pas de dialogue, ce sera toujours un dialogue de sourds. »

L'ORIENT IMAGINAIRE La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen Thierry Hentsch Paris, éd. de Minuit coll. « Arguments » 1988, 290 pages

En toute assurance

Suite de la page D-1

champ politique et l'évolution du monde des affaires. « Au fond, dit-il, c'est très lié. L'émergence d'une classe d'entrepreneurs au Québec est une conséquence de la Révolution tranquille. On a d'abord construit une bureaucratie d'État. Mais, pour mesurer sa force, le secteur privé est la véritable arène. » Au fait, plusieurs des grands technocrates d'alors sont devenus aujourd'hui des entrepreneurs privés. M. Castonguay lui-même en est un.

Au Canada anglais, Peter Newman, avec The Establishment, avait présenté l'histoire des grandes familles bourgeoises, ce qui donnait le goût à Godin de faire la même chose au Québec. Toutefois, le journaliste avait peur d'être à la merci complète de son commanditaire. « Je ne voulais en aucune façon mettre ma crédibilité d'auteur en péril. » Godin n'était pas du tout intéressé à faire « un livre de compagnie » et préférait sortir du dossier si l'on voulait l'obliger à taire des choses. Pour écarter toute ambiguïté, il a fait inscrire dans son contrat « une clause d'indépendance ».

Une fois cette question réglée, ce qui n'a pas, du reste, soulevé de problèmes avec M. Castonguay, l'auteur a adopté exactement la même démarche de travail que pour les autres livres, c'est-à-dire deux niveaux de documentation: oral, par une quarantaine d'entrevues personnelles avec les principaux acteurs et témoins de la naissance et de la croissance de cette entreprise; écrit, par l'accès à toutes les archives de La Laurentienne. Godin s'est fait aider par un archiviste professionnelle.

Tout cette démarche de recherche a duré un an. En même temps, Godin échafaudait graduellement un plan, qui a fini par s'articuler autour de trois axes principaux: les périodes d'évolution, les thèmes et les acteurs. Il a fallu une autre année pour la rédaction. « On ne m'a jamais demandé de retirer quoi que ce soit. Le livre s'est fait dans les meilleures conditions de liberté », affirme l'auteur, qui a tenu à faire revivre les éléments et les événements « significatifs »: par exemple, certaines querelles de famille parmi les fondateurs, de manière à rendre justice à qui de droit.

Dans le milieu journalistique, a

constaté Godin, on a accueilli avec une certaine suspicion cette façon de faire. « Tu ne peux pas être libre et commandité à la fois », lui a-t-on dit. « Je m'attendais à cette réaction des journalistes québécois », répond-t-il, en se référant à une longue tradition culturelle et religieuse anti-affaires et anti-profits dans la société canadienne-française.

Mais cette tradition est peut-être en voie de mutation. Les médias en général se sont ouverts considérablement sur les problèmes d'économie et d'entrepreneurs ces dernières années. Et, bien sûr, des journalistes et auteurs comme Pierre Godin s'intéressent de plus en plus à la vie et à l'histoire des entreprises d'ici, qui, dans la plupart des cas, n'existaient pas ou étaient à l'état embryonnaire, il y a 50 ans à peine.

— Claude Turcotte

Le rêve d'un « patenté »

Suite de la page D-1

lait à partir de pièces d'horlogerie des véhicules qui se mouvaient comme des autos. La vie de séminariste l'ennuie mortellement, mais il trouva l'état de grâce dans la mécanique et un petit garage ouvert avec l'aide de son père à Valcourt.

Pour suivre des cours de génie par correspondance, il apprend l'anglais, car le français est encore une langue largement tabou dans le commerce et l'industrie à cette époque. Il n'en finissait pas d'enfoncer des préjugés: à Valcourt d'abord où, pendant des années, les gens se sont étonnés de le voir perdre son temps à expérimenter des machines infernales qui parvenaient mal à avancer sur la neige; puis plus tard, au moment de la Deuxième Guerre mondiale, où il a connu toute l'arrogance, la rigidité et parfois la stupidité de fonctionnaires fédéraux anglophones pour qui cet inventeur n'était qu'un petit mécanicien de campagne. Les alliés avaient tout de même besoin de ses autogènes! J.-A. Bombardier, avec des brevets d'invention reçus d'Ottawa, a nettement eu l'impression de se faire voler par ce même gouvernement fédéral qui refusait de le payer pour l'utilisation de ses brevets. Il est, d'ailleurs, sorti « profondément humilié » de ses démêlés avec Ottawa, à tel point qu'il a toujours refusé par la suite les offres fédérales de participer à des commissions ou comités.

J.-Armand Bombardier avait des convictions nationalistes et religieuses profondes. Il avait pour la mécanique une véritable passion. Il manifestait une détermination très grande et, comme tout le monde, il avait les défauts de ses qualités, il montrait parfois des signes d'impatience en préférant faire les choses lui-même plutôt que de prendre le temps d'expliquer à ses collaborateurs. Il avait la réputation d'avoir

mauvais caractère. Très humain comme tout bon villageois, il fut aussi un patron paternaliste et comprenait mal l'arrivée du syndicalisme dans une entreprise où il devenait impossible de se souvenir des prénoms de chacun.

Il a cependant étonné tout le monde par sa grande intelligence, son intuition et sa capacité de comprendre des domaines aussi variés que complexes: l'électricité, la construction, la fonte du métal, la vulcanisation du caoutchouc, la gestion et l'administration. Il avait deviné que le Québec pourrait devenir un grand producteur d'électricité. Au moment de sa mort, usé par le travail à l'âge de 57 ans, il avait encore des projets pleins la tête. Même sur son lit de mort, il raconte à son médecin qu'il vient d'inventer un régulateur pour le système d'injection de sérum aux patients.

On peut dire sans la moindre hésitation que ce livre devrait désormais se trouver dans toutes les bibliothèques scolaires du Québec. Si les Américains ont pu récemment présenter une série très intéressante sur la vie de Henry Ford, les producteurs québécois pourraient très certainement réussir la même chose avec l'histoire de J.-Armand Bombardier.

L'auteur de ce livre, Roger Lacasse, souligne qu'il reste un autre livre à écrire sur le dernier quart de siècle de l'entreprise Bombardier, devenue une multinationale avec des usines dans six pays. En attendant, il garde la forme en écrivant un premier roman, un thriller dont l'action se déroule à la baie de James.

— Claude Turcotte

(1) JOSEPH-ARMAND BOMBARDIER Le rêve d'un inventeur Roger Lacasse Montréal, Libre Expression 1988, 233 pages

Renaud-Bray

Suite de la page D-1

béré de notre part, affirme-t-il. Il est prouvé que 55% des gens n'osent pas entrer dans une librairie qui n'offre que des oeuvres littéraires. Pour que les gens se sentent à l'aise, il faut leur proposer de tout et, surtout, qu'ils s'y retrouvent.

Au total, 36 sections dont la psychologie, les sciences sociales, l'histoire, l'anthropologie, les romans, les policiers, les romans historiques, la poésie, le théâtre, les biographies, la collection La Pléiade, les éditions Larousse. « On pourrait en avoir 50 si on voulait subdiviser encore plus. L'avantage d'avoir autant de sections, c'est de pouvoir diriger le client sur-le-champ, sans la moindre hésitation. » Parmi les 36 sections, il en est une qui interpelle le regard, avec ses cubes de couleur pour chaque quotidien, chaque émission littéraire, chaque événement culturel d'importance comme la rétrospective des dessins de Rembrandt ou l'exposition Borduas. La mise à jour des titres est faite quotidiennement. « C'est une section dont nous sommes très fiers, qui séduit par son originalité, qui est surtout très efficace, commente le libraire. Tellement efficace, poursuit-il, que nous comptons créer une section « actualité politique » avec des ouvrages portant, par exemple, sur les droits de pêche internationaux, une autre réservée aux écrivains de passage à Montréal. De quoi occuper une personne à temps complet. »

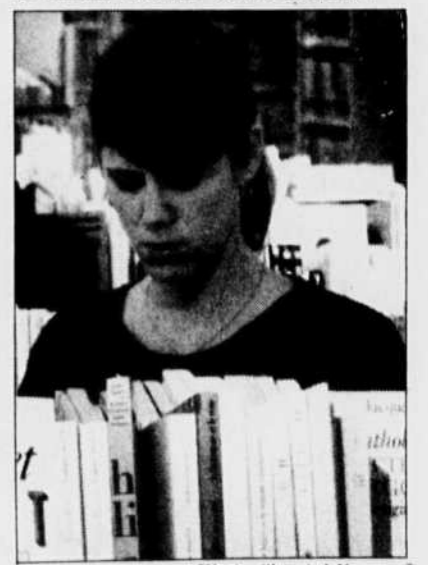
M. Renaud voit grand, il le dit à qui veut bien l'entendre. Mégalomane ou simplement réaliste? Les qualificatifs lui importent peu. « D'ailleurs, il y a trop de morale en affaires. » L'organisation mise en place avec 50 employés qui se relaient sept jours sur sept jusqu'à minuit est un passage obligé: « Le prix élevé des loyers dans Côtés-des-Neiges nous contraint d'offrir le maximum sur un espace le plus vaste possible, sans une seule journée de fermeture, avec des employés ayant chacun sa spécialité et une organisation sans faille. Qui dit organisation dit aussi informatisation sur une grande échelle, ajoute-t-il. Plutôt que le service personnalisé ou les escomptes, c'est l'efficacité et la rapidité d'opération qui comptent. » Il mentionne également que, grâce à deux informaticiens qui travaillent dans l'entrepôt de 3,500 pieds carrés de Saint-Laurent, « on connaît en cinq sec les 50 meilleures ventes de la journée et les 100 livres-vedettes de la semaine, le nombre de livres disponibles pour chaque titre, les dates de la dernière commande, le chiffre d'affaires d'il y a six mois. Vous comprenez que, dans ces conditions, on n'est jamais pris de cours. Les commandes au compte-gouttes, on laisse ça à d'autres. Vous savez, avec 65,000 titres informatisés et 1,500 nouveautés par mois (20% du chiffre d'affaires), on ne peut pas se permettre de faire de

l'artisanat. »

La « face cachée de Renaud-Bray », comme il l'appelle pour mieux en souligner le mérite, ce sont les 15 employés de l'entrepôt, qui, dès réception des ouvrages, les classent par genre et par section. Les employés du magasin n'ont plus qu'à les mettre dans les rayons.

Renaud-Bray, m'assure son propriétaire, est une librairie où les gens aiment flâner sans craindre d'être épiés. « L'atmosphère y est détendue, personne ne se sent contraint d'acheter même si beaucoup sortent avec un petit quelque chose, journal, carte de vœux, comme pour payer leur droit d'entrée. » L'Université de Montréal toute proche draine, bien sûr, ses étudiants et ses professeurs mais, au dire de M. Renaud, la librairie est fréquentée par des gens de divers milieux venus d'un peu partout, surtout depuis la récente mise en service du métro Côte-des-Neiges. Ses heures d'effervescence, la librairie les vit le dimanche quand elle devient le lieu de rendez-vous des familles du quartier, aisé, rappelle-t-il.

Même s'il conçoit que jamais rien n'est définitif, le libraire estime que le temps des grandes innovations est terminé. « Nous connaissons les formules gagnantes aujourd'hui après avoir tenté bien des choses, se souvient-il. Il y a quelques années, on a essayé de faire des discounts, mais ça s'est fait au détriment du service soutenu par l'informatique. Alors, on a laissé tomber. Curieusement, notre chiffre d'affaires a triplé et, ajouté-t-il après un silence un peu ironique, le milieu a cessé de nous haïr. »



Le plaisir de bouquiner Photo Chantal Keyser

Et la réflexion suivante, qui peut laisser perplexes, n'en est pas moins, par sa franchise, un constat lucide de ce qu'est un commerce de livres au Québec: « Si nous avons 1,500 nouveaux titres par mois, c'est grâce à l'édition française. C'est un paradoxe, peut-être, mais regardons les choses en face. S'il n'y avait pas de livres français, il n'y aurait tout simplement pas de librairie au Québec. »

— France Lafuste

Il m'arrive aussi de les nommer les fleurs

Suite de la page D-1

Elle est à mes côtés. Elle vient de m'embrasser. Sur la joue et dans le cou. J'en suis encore éblouie. Elle essaie de se fabriquer un collier avec mes trombones de couleur, ceux que j'ai achetés l'année passée quand je suis allée à l'école faire écrire des histoires aux petits de première. Les couleurs sont vraiment très belles. Elle sait très bien toutes les couleurs, mais elle a du mal à lier seule les trombones et elle a besoin que je l'aide. Il est temps que je m'occupe d'elle, ça fait un bon moment qu'elle s'organise toute seule, le crayonnage, les Lego, les coquillages. C'est elle qui a proposé tantôt que nous montions écrire des petites lettres, elle et moi côte à côte sur le gros pupitre. Cette fille me plaît comme une fable parfaitement ajustée. L'autre jour, par exemple, nous étions à nous mesurer. Elle est grande jusqu'à ma taille. Je lui disais: « Tu es grande jusqu'à ma taille. » Je trouvais cette phrase très belle et je la lui ai répétée plusieurs fois. J'étais sûre qu'elle ne pouvait pas ne pas être séduite, et je répétais encore. Mais le fait est qu'elle ne prenait pas les choses de la même manière. Pas du tout par le même bout. Elle préférait se considérer à partir de la tête et protestait qu'elle était grande jusqu'à mes pieds, et qu'on n'en parle plus.

Dans trois semaines, elle va avoir trois ans. J'avais prévu arrêter ce texte à peu près à ce moment-ci, quelques jours ou quelques semaines avant l'anniversaire. La fixer là. Comme il en fut de Luzina à peine vieillissant avec sa « surprise » à ses côtés, faisant des petites lettres à ses côtés sur l'île de la Petite-Poule-d'Eau. À jamais. Terminer sur quelque chose comme ceci: « Il n'y aura pas de « Bonne fête, ma chérie » et tout le tralala, prière de ne pas envoyer de fleurs. Car c'est ici que je l'arrête, de la taille aux pieds, blonde, rieuse, chaude, placoteuse, dessinant des bonshommes sans ventre sur la planche tirée pour

elle à la gauche de mon pupitre; c'est ainsi que je la fige, dans sa robe de tricot blanc, un collier de trombones de toutes les couleurs rabattant le collet croché. Au mur: le dessin qu'il a fait de Dinomir pleurant de son troisième étage des larmes qui s'en vont laver la rue. La littérature est un truc absolument inouï.

C'est ainsi que je prévoyais terminer. J'étais sûre de l'affaire. Mais voici que je n'ai plus du tout le goût de rompre avec cette histoire, et pour toutes sortes de raisons. Je pense par exemple au découpage, aux grandes murales de papiers et de tissus de toutes sortes, je pense aux emballages, aux déguisements, aux poupées. À la parole. À la folie fabuleuse de la parole qui éclate et touche tout à la fois en un délire troublant et sans pareil. Et les parades, la cachette, la lecture. Ce gros album aux illustrations si douces, c'est bien à cet âge déjà. Et la forêt, cet été-là. La forêt sauveuse. Je me souviens de cela surtout: nous deux seuls, montant au bois chaque jour jusqu'au pique-nique dans cette clairière d'herbe douce où nous étions un instant à l'abri de tout. Peut-être heureux.

Il se passe à trois ans quelque chose qui relève tout à la fois de la soudure et de la séparation. Une coupure irrémédiable. Une attache définitive. Quelque chose à la fois de la perte et du salut. Irrévocablement. Que je veux voir encore une fois se faire et se défaire sous mes doigts. Sous mes lèvres. Pour le meilleur et ainsi de suite.

Et les petites filles du voisinage continueront de venir et ce sera de plus en plus gai ces placotages et ces jeux. Pour Noël, j'achèterai de la vaisselle, elle commence à vouloir nourrir ses bébés. Et puis un plus grand traîneau. Nous irons jusqu'au bois. À cet âge ils ne font pas encore tout le voyage à pied. Si la neige est bien tapée, je pourrai la tirer sans trop de fatigue et nous reviendrons en glissant. Je l'installerai confortablement et me tiendrai à genoux derrière elle, une patte un peu tirée, prête à ralentir ou réorienter la descente au besoin. Elle chantera très fort et nous rirons comme des folles. Cet été nous irons aux framboises, malgré les taureaux. Nous trouverons bien moyen de contourner discrètement les jeunes taureaux. Nous nous assoirons dans la clairière et je sortirai nos petits jus du sac. Et sans plus tarder, nous échangerons nos chapeaux. [...]

(Tous droits réservés, 1988, VLB Éditeur.)

En librairie le 18 juin



Guy Lafèche avec la collaboration de François-Marc Gagnon

LES SAINTS MARTYRS CANADIENS

Volume 1 HISTOIRE DU MYTHE

Singulier 366 p. 30\$

Les Éditions du Singulier Ltée, 30, place Giroux, Laval, Québec, H7N 3J2

AVIS: Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que le présent ouvrage s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses.

VENTE DE LIQUIDATION SURPLUS DE MARCHANDISE SACRIFIÉ À DES PRIX INIMAGINABLES JUSQU'À 90% DE RABAIS SUR BEAUCOUP DE LIVRES EN MAGASIN LIBRAIRIE LA JEUNESSE 9269, RUE LAJEUNESSE (COIN RUE CHABANEL) 388-2362